

LE UNZIESME LIVRE

DE LA TROISIÈME PARTIE D'ASTRÉE

Lerindas, pour ne laisser longuement en attente la nymphe Galathée, se hâta le plus qu'il luy fut possible de retourner à Mont-verdun ; et parce qu'il marchoit fort bien, et qu'il estoit infiniment desirieux de complaire à sa maistresse, il se diligenta de sorte que, quand il arriva, elle ne faisoit que de se mettre à table : Madame, luy dit-il, Adamas n'a peu retarder le sacrifice, d'autant que tout le peuple estoit desjà assemblé, mais parce que je luy ay dit que vous seriez bien aise de voir ces belles bergeres de Lignon, il vous mande qu'il les vous amenera toutes icy, si toutesfois vous y demeurez quelque temps. – Je suis bien marrie, dict Galathée, se tournant vers la sage Cleontine, que je n'aye peu faire voir ce sacrifice au gentil Damon, afin que par mesme moyen il peust avoir la veue de ces belles bergeres. Mais si Adamas nous tient parole, nous les luy ferons veoir avec plus de commodité ; que si ce moyen nous defaut, je suis d'opinion que nous allions exprés en leurs hameaux, et que nous employons une journée en une si gracieuse occupation. – Madame, res-pondit Cleontine, puis qu'Adamas le vous a mandé, vous le devez tenir pour tres-assuré, il viendra sans doute avant que de s'en retourner en sa maison, et il sera bien-aise que toutes ces belles filles accompagnent Alexis, lors qu'il la vous presentera. – Mais à propos, Alexis ? reprit Galathée, dy nous, Lerindas, est-elle avec autant de beauté que l'on nous a dit ? car je sçay que tu es personne de jugement, et que tu n'as pas failly de la bien considerer. – Madame, respondit-il, elle est veritablement belle, mais à mon gré, il y en a trois qui me plaisent bien d'avantage, et puis que vous me le demandez, j'ayme mieux le vous dire que si Leonide avoit cet avantage. Je suis d'avis, madame, que vous les changez aux nymphes que vous avez, si pour le moins vous voulez avoir les plus belles filles qui soient au monde. – Et comment ? respondit Galathée, tu les trouves plus belles nymphes ? – Plus belles, madame, respondit-il, que vos nymphes ? Mais dictes, je vous supplie, plus belles que toutes les nymphes qui sont au monde. – Et quoy ? Lerindas, plus belles encores que je ne suis ? dict Galathée en sousriant. – O madame ! repliqua-t'il un peu surpris, ne parlons point de vous, vous estes la dame et la maistresse des nymphes ; mais je dis bien que toutes les autres leur doivent ceder autant en beauté que je suis moins beau que la plus belle de vos nymphes. – Vous verrez, dict Silvie, que Lerindas est devenu amoureux. – Je ne le serois pas devenu, respondit-il avec un visage mesprisant, si elles estoient aussi desdaigneuses que vous.

Galathée alors, faisant un esclat de rire : Pour certain, dit-elle, Silvie a raison infailliblement. Lerindas est amoureux de ces bergeres ; mais laquelle te semble la plus agreable des trois ? – Attendez, madame, respondit-il, je n'ay pas peu affaire à discerner ce que vous me demandez. L'une a plus d'attraits, l'autre plus de modestie et l'autre plus de beauté. La premiere s'appelle Daphnide, l'autre Diane et là troisieme Astrée. – Je m'assure, reprit Galathée, que c'est ceste Astrée qui est la plus belle, n'est-il pas vray ? – Il est certain, dit-il. Et Diane est la plus modeste et Daphnide la plus attirante ; et, pour dire la verité, les attrait me plaisent fort, la modestie m'est bien agreable, mais en effect j'ayme mieux la beauté. Et par ainsi je conclus que si je suis devenu amoureux, il faut par necessité que ce soit d'Astrée. Mais, madame, croyez que quand vous les verrez, vous me tiendrez pour personne de

jugement, et que Silvie, quelque desdain qui soit en elle, ne les mesprisera pas tant qu'elle ne voulut bien ceste beauté que je dis estre en elles.

Galathée, se tournant alors vers Cleontine : Qu'est-ce, ma mere, luy dict-elle, que Celidée juge de ces bergeres ? – Madame, dict Cleontine, quand elle se met à les louer, elle ne peut cesser, et semble qu'elle soit encore plus amoureuse d'elles que n'est pas Lerindas. Il est vray que je ne luy ay point encore ouy parler de ceste bergere qu'il nomme Daphnide, et s'il vous plaist que je la fasse appeller, vous ouyrez de quelle sorte elle en parle. Et parce que Galathée estoit bien aise de sçavoir des particularitez de ces belles filles, et qu'elle fit signe qu'on la fist venir : Il est bien mal-aisé, dict Lerindas en sousriant, que vous parliez à elle qu'il ne soit bien tard, car je l'ay laissée pres du temple de la déesse Astrée, où se doit faire le sacrifice, et Thamire aupres d'elle. Mais, madame, continua-t'il, elle ne vous en sçauroit dire guere d'avantage que moy, soit pour la beauté, soit pour toute autre chose qu'il vous plaira d'en apprendre. Que si ce n'est que pour sçavoir qui est Daphnide, c'est une belle estrangere qui est arrivée depuis peu, conduite par un nommé Alcidon, car encores que je n'y aye pas long temps demeuré, je n'ay laissé de m'enquerir, la voyant si belle, qui elle estoit. – Madame, dit alors Cleontine, vous aurez bien tost Celidée et Thamire icy, qui vous en diront tout ce qui s'en peut sçavoir.

Ainsi Galathée apprenoit des nouvelles de ces belles bergeres, et plus elle s'en enqueroit, et plus elle trouvoit que Celadon avoit raison d'aimer Astrée, puis que chacun luy donnoit tant d'avantage sur toutes les autres. Et le disner estant finy, la nymphe s'en alla veoir Damon, qui ne sortoit point encores de la chambre, parce que la blesseure l'avoit rendu si foible pour la perte du sang, et pour le travail qu'il avoit fait d'aller si long temps à pied avec ses armes, qu'il fut contraint de ne point se mettre à l'air, que la force ne luy fust un peu revenue, de peur de quelque inconvenient. Cependant Halladin l'estoit venu retrouver, et ne bougeoit des pieds de son lit, le servant avec tant de soing et de vigilance que Galathée mesme l'en estimoit infiniment. C'estoit le troisieme jour qu'il avoit esté blessé, et la nymphe qui pensoit estre obligée à la valeur de ce chevalier, pour avoir esté blessé en deffendant la querelle des dames, et de plus luy estant proche, et l'outrage luy ayant esté fait en ses estats et en sa presence, elle resolut de ne l'abandonner qu'il n'eust receu sa santé entierement. Et parce que pour le desennuyer, elle luy faisoit sçavoir tout ce qu'elle apprenoit de nouveau, elle voulut que Lerindas redist en sa presence ce qu'il luy avoit rapporté de son voyage.

Le jour se passa de ceste sorte, et cependant, estant desja bien tard, Celidée et Thamire revindrent, lesquels Galathée voulut voir incontinent, tant parce qu'elle estimoit grandement la yeue de ceste bergere, que pour le desir de sçavoir encores de plus particulieres nouvelles des bergeres qu'elle venoit de visiter. Estant donc en sa presence où Thamire l'accompagna : Et bien ! sage bergere, luy dit-elle, qu'est-ce que vous nous apportez de nouveau de vostre voyage ? – Madame, répondit Célidée, nous y avons satisfait et aux hommes et à Dieu, car nous avons rendu un devoir au sage Adamas, que nous luy devons, en visitant Alexis sa fille, et un sacrifice au grand Tautates qui luy estoit deu pour le remerciement du Guy de l'an neuf ; et je vous puis asseurer que nous sommes demeurez tous infiniment satisfaits. Car, madame, il faut que vous sçachiez qu'Alexis est la plus belle, la plus aymable et la plus courtoise fille qu'on puisse voir, et qu'elle a donné tant de contentement à toutes ces bergeres qui la sont allées voir, qu'il n'y a pas une de nous qui ne l'adore ; et puis Adamas s'est efforcé de nous y recevoir avec une si bonne chere et avec tant de caresses, qu'il faut advouer n'y avoir rien qui l'egale. Quant au sacrifice, le grand Tautates l'a receu de si bon cœur que toutes les hosties se sont trouvées si entieres, que nous ne sçaurions les desirer plus parfaites. Le guy que nous avons veu si beau et si gros, que vous diriez que c'est un autre arbre qui a esté attaché à ce

chesne, tant il y est venu en grande abondance, de sorte que ceste année nos druides n'auront pas occasion de l'épargner en nos sacrifices, ny à nous, ny à nostre bestail. Mais outre cela, nous avons eu le plaisir des amours d'Hylas, qui est de la plus gracieuse humeur qui fust jamais, le jugement de Diane sur la recherche de Silvandre et de Phillis, et la rencontre de Daphnide et d'Alcidon, qui n'a point esté un petit entretien pour toute l'assemblée.

– Et qui est cet Hylas duquel vous parlez, dit Galathée ? – C'est, respondit la bergere, un jeune homme qui ayme toutes les bergeres qu'il rencontre, et soustient que ce n'est point inconstance, mais avec des raisons si gracieuses, qu'il est impossible de s'ennuyer quand il parle. Et jugez, madame, puis qu'il ne peut pas avoir plus de vingt ou vingt et un an, et il nous raconta plus de vingt filles, desquelles il a desja esté amoureux, et la plus part toutes presentes, et la derniere qu'il a quitté ç'a esté la belle et sage Alexis, et Dieu scait pour qui ! Je vous assure bien, madame, que ce n'est pas pour prendre une plus belle, car il a choisi Stelle qui a desja assez d'aage, et qui n'approche en rien à la beauté de ceste belle druide. – Et quoy ? dit Galathée, la fille d'Adamas se laisse servir, et devant les yeux de chacun ? – Madame, respondit Celidée, je vous assure que personne ne s'en peut scandaliser, et qu'il n'y a fille vestale qui le peust refuser, et si vous l'aviez veu, vous en diriez autant, et je m'assure que, s'il a l'honneur de nous voir, que vous, madame, ou quelqu'une de ces belles nymphes n'échapperez pas sans estre servies de luy, et qu'il ne demeurera pas d'avantage de le dire que de le penser.

– Mais, reprit Galathée, et qu'est-ce que ce jugement de Diane ? – Madame, respondit la bergere, il advint, il y a quelque temps, que Phillis et Silvandre entrerent en dispute, seulement pour plaisir, se reprochans l'un à l'autre qu'ils n'avoient pas assez de merite pour se faire aymer, car Silvandre, encore qu'il soit tenu pour l'un des plus accomplis bergers de toute la contrée, si est-ce que l'on ne le voyoit point aimer, ny estre aymé particulièrement. Et parce que Phillis luy reprochoit que c'estoit par faute de courage et de merites, et que Silvandre en disoit de mesme d'elle, ils furent tous deux condamnez à rechercher Diane, et que, trois lunes escoulées, elle jugeroit lequel des deux auroit gagné. – Sans doute, dit Damon, Diane aura jugé à l'avantage de la fille ? – Son jugement, respondit Celidée, a esté assez douteux. Elle a dit que Phillis estoit plus aimable que Silvandre, et que Silvandre se scavoit mieux faire aymer que Phillis. – Vrayement, reprit Damon, Diane doit estre discrete et sa bergere, car elle les a voulu contenter tous deux, et elle l'a faict avec beaucoup de discretion. Mais, madame, continua-t'il, se tournant vers Galathée, vous ne luy demandez point qui est ceste Daphnide ? J'ay ouy que Lerindas l'a aussi nommée pour l'une des plus belles de toutes ces bergeres, et je voudrois bien sçavoir qui elle est, et cest Alcidon aussi, et apres je vous en diray la raison.

Thamire alors prenant la parole : Seigneur, luy dit-il, Lerindas a raison de la dire belle, car veritablement elle l'est, mais non pas de la nommer bergere, puis qu'elle ne l'est pas, encore que pour se déguiser elle porte l'habit de bergere. Nous avons appris par Hylas que Daphnide est une des principales dames de la Province des Romains, et qu'Alcidon est un chevalier des plus aymez du roy Euric, et qui sont venus en ceste contrée pour la curiosité qu'ils ont de veoir la fontaine de la Verité d'Amour. – C'est assez, dit Damon, et lors se tournant vers Galathée : Madame, luy dit-il, vous devez veoir en toute façon ces deux personnes, et en faire cas, car Daphnide est l'une des plus belles de toutes les Calloligures, et qui a esté tellement aimée du roy Euric qu'il s'en est fort peu manqué qu'il ne l'ait faite royne des Visigots, et quoy que cela arriva cependant que j'estois en Affrique, et que j'essayois de me divertir par des longs et penibles voyages, si est-ce que par les nouvelles qui en venoient au roy Genseric, j'ay sceu tout ce qui s'y est passé. Et Alcidon, je le vous donne, madame, pour le plus accompli

chevalier qui ayt jamais esté dans la Cour de Torrismond, car c'est là où je l'ay veu, tant aymé et chery de ce roy, qu'il ne pouvoit assez luy faire de demonstrations de sa bonne volonté. Je pourrois bien vous en raconter beaucoup de choses qui meritent d'estre sceues, mais il vaut mieux que vous les appreniez de sa bouche que de la mienne, puis qu'il est si près de vous.

Et parce que Thamire et Celidée s'estoient esloignez, voyant que Damon continuoit de parler un peu bas à la nymphe : Mais madame, luy dit le chevalier, qui veut dire que ceste jeune bergere a le visage si gasté de coups ? il semble qu'elle soit si sage et discrete, comment est-ce que ce malheur luy est arrivé ? – Ces blesseures, respondit alors Galathée, sont les plus glorieuses marques que fille porta jamais. Et là dessus luy raconta briefvement pourquoy elle s'estoit traittée de ceste sorte, et combien heureusement son dessein luy estoit reussi, puis que la folle affection de Calidon s'estoit esteinte, et la parfaicte amour de Thamire s'estoit de telle sorte augmentée qu'il ne l'avoit jamais tant aimée belle, qu'il l'aymoit maintenant avec ceste difformité. Damon admira ceste resolution en ceste jeune fille, et plus encores en une bergere, puis que ces generositez ne se rencontrent guere souvent que parmy les courages plus relevez. – Ne vous arrestez pas à cela, reprit la nymphe, les bergers de ceste contrée ne sont pas bergers par necessité et pour estre contraints de garder leurs troupeaux, mais pour avoir choisi ceste sorte de vie afin de vivre avec plus de repos et de tranquillité ; et d'effect, ils sont parens et alliez à la plus grande part des chevaliers et des druides de nos États. – Je vous assure, madame, respondit Damon, qu'encores que les coups que ceste fille s'est donnée, soient avec la pointe d'un diamant, je sçay une personne qui la gueriroit, pourveu qu'elle eust le courage de faire ce qui seroit necessaire. – Pour le courage, respondit Galathée, vous en devez moins estre en doute que de sa volonté. – Comment ? reprit-il tout estonné, elle n'aura pas la volonté de redevenir belle ? Je croy qu'elle seroit la seule fille qui fust au monde de ceste opinion. – Appellons-la, dit Galathée, et vous verrez ce qu'elle vous en dira.

Et lors, relevant la voix, et nommant Celidée, elle vint sçavoir ce qu'elle luy vouloit commander. – Celidée, luy dit la nymphe, voicy un chevalier qui, ayant pitié de vostre visage, et s'estant enquis de ce qui vous est arrivé, s'assure de vous en faire guerir, et vous rendre aussi belle que vous avez jamais esté, si vous le voulez. – Ma fille, continua Damon, c'est sans doute que vous en guerirez, car me trouvant en Affrique, il advint qu'une des filles d'Eudoxe fut blessée d'un diamant au visage, et de telle sorte que l'os presque de la joue paroissoit. Il y eut toutesfois un scavant mire qui, mouillant un petit baston de son sang, le pensa avec un remede qu'il nommoit l'unguent de la sympathie, et avec lequel il la guerit contre l'opinion de tout le monde. Et parce que je trouvay ceste cure fort rare, je fus curieux de luy en demander la recepte, mais il me respondit que c'estoit chose qu'il ne pouvoit donner à personne, pour s'en estre obligé par serment ; mais que, toutes les fois que j'en aurois affaire, il ne falloit que luy envoyer un petit bois ensanglanté de la blesseure, et qu'incontinent il en feroit la cure, parce que le remede estoit aussi bon de loing comme de près, et qu'il ne falloit que tenir la playe bien nette. De sorte que, ma fille, si vous voulez guerir, il ne faut qu'esgratigner un peu ces blesseures, en sorte que nous en ayons du sang, et vous verrez que vous reprendrez vostre premiere beauté. – Seigneur, respondit alors Celidée, vostre courtoisie m'oblige trop au soing qu'il vous plaist avoir de ce visage, qui ne le vaut pas ; mais je vous diray bien que ceste beauté de laquelle vous me parlez, s'il y en a eu quelquefois en moy, m'est à ceste heure de telle sorte indifferente, que si je pouvois la retrouver pour aller d'icy en mon logis, je pense que je ne m'y en retournerois que le plus tard qu'il me seroit possible. Quand je me souviens qu'elle n'a jamais esté en mon visage que pour me donner de la peine, que pour m'accabler d'importunitez, et que pour me tenir en des continuelles inquietudes, je vous

asseure, seigneur, que si je pensois la rencontrer par ceste porte, je passerois plustost par la fenestre, que d'avoir plus d'intelligence et d'amitié avec elle. – Toutesfois, adjousta Damon, il me semble que toutes les filles ont un desir particulier d'estre belles, ou pour le moins de ne faire point de peur. – Celles qui recherchent ceste beauté, repliqua-t'elle, en ont peut-estre affaire pour estre aymées de ceux desquels elles desirent l'amitié ; mais moy, seigneur, je vous proteste que non seulement je ne veux paroistre belle qu'aux yeux de Thamire, mais que je voudrois mesme me pouvoir rendre invisible pour n'estre jamais veue que de luy. – Encore, reprit Damon, devez-vous desirer que Thamire mesme vous trouve belle. – Il est vray, dit-elle, mais je croy que ces blesseures qu'il me veoid au visage luy doivent sembler plus belles que la beauté du teint, ny la proportion et delicatesses des traits qui souloient y estre, lors qu'il se ressouvient en les voyant que c'est pour estre toute à luy, et pour dire ainsi, le prix que j'ay voulu payer pour me rachapter de la servitude d'autrui et me donner entierement à luy. – Ceste memoire, reprit la nymphe, ne laisseroit pas de luy demeurer de vostre amitié, et de vostre vertu, et de plus il vous possederait belle aussi bien que vertueuse. – Quant à moy, madame, dit la bergere, je suis si contente et si satisfaite de vivre en l'estat où je suis, que je penserois offenser le grand Tautates d'en desirer ou d'en rechercher un meilleur. Toutesfois, si Thamire le veut, je suis preste de faire tout ce qu'il m'ordonnera.

Le berger alors, prenant la parole : Ma fille, dit-il, il est certain que je ne vous ay jamais tant aymée belle, que je fais en l'estat où vous estes, ayant cogneu que vostre amitié envers moy est si grande, qu'elle vous a fait donner pour vous achepter toute à Thamire, le prix le plus cher que les filles puissent avoir, qui est ceste beauté que vous mesprisez si fort. Mais j'advoueray bien que, si je pensois la vous pouvoir rendre, il n'y auroit ny peine ny travail que je n'employasse de fort bon cœur, me semblant d'y estre obligé pour n'estre ingrat ou mescognoissant envers vous. Et pource, seigneur, dit-il, se tournant vers Damon, je vous supplie, si vous pensez qu'il y ait quelque bon remede, de me faire cette grace de me le vouloir dire, afin que je vous aye cette eternelle obligation, et que vous puissiez vous vanter que vous avez esté cause de rendre contente une si parfaicte amitié que la nostre. Damon alors : C'est chose tres-assurée, dit-il, qu'elle guerira, et sans point de peine, car j'en ay veu l'experience. Il faut mouiller de petits bastons du sang des blesseures, que vous porterez en diligence où je vous diray, et où vous ne demeurerez que douze ou quinze jours à aller, et vous adresserez à ce mire auquel j'écriray ; n'entrez point en doute qu'elle ne guerisse incontinent.

Ce fut bien alors que Celidée commença à dépiter contre cette beauté, puis qu'elle la devoit priver un si long temps de son tant aimé Thamire : O dieux ! dit-elle, les larmes aux yeux, falloit-il que je me ravisse ceste precieuse beauté avec tant de peine pour la racheter maintenant si cherement ? Est-il possible qu'un bien si mesprisé de moy vueille revenir deux fois en ma puissance ? Hé ! Thamire, contente-toy de ta Celidée telle qu'elle est, sans te vouloir mettre au hazard de la perdre pour jamais ; car peut-estre, t'esloignant d'elle pour aller querir en pays estrange ceste beauté, la trouveras-tu, quand tu seras de retour, que l'ennuy de ton esloignement te l'aura ravie pour la mettre dans un tombeau. Tu m'as dict si souvent que tu vivois le plus heureux berger du monde, et qu'est-ce que tu veux avoir davantage ? Veux-tu plus d'heur que d'estre heureux ? Jouys, berger, de ce contentement que le Ciel t'a donné, sans en rechercher davantage qu'il ne t'en a pas voulu octroyer, et te contente de ce que les dieux ont jugé que tu devois estre content. Si c'est pour moy, Thamire, que tu desires ceste beauté, sors de ceste erreur, et croy, amy, que ton esloignement m'est si ennuyeux que si je pouvois perdre la vie sans perdre ta veue, ou sans estre privée de toy, je la donnerois librement pour ne t'esloigner jamais. Le voyage que l'on te propose est loing, il est plein de perils, tu vas parmy des barbares, peut-estre celui que tu vas chercher est mort ; et qui sçait si ceste recepte pourra

servir à mon visage, encores qu'elle ayt esté bonne pour un autre ? Je m'asseure que le diamant dont celle que ce chevalier raconte a esté blessée, n'estoit qu'un verre, ou quelque pierre falsifiée, et non pas un vray diamant, et par ainsi il n'y avoit pas mis le venin qui est en mes blesseures ; et puis sa playe fut pansée aussi tost qu'elle fut faicte, mais les miennes sont vieilles, et par consequent hors de toute esperance d'estre gueries.

Mais soit ainsi, ô Thamire ! que je puisse la ravoir, ceste beauté méprisée, par la peine que tu y mettras, encore que la chose soit bien douteuse, mais dy-moy, puis que je ne me soucie point, et que ce n'est que pour ta consideration que tu le fais, et pour avoir peut-estre un peu plus de contentement aupres de moy, est-il possible que tu vueilles achepter ton plaisir à mes despens, et encores avec de si chers despens que ceux que tu peux bien prévoir ? En premier lieu, il faut que tu emportes de mon sang, mais ce sang n'est rien, je le donnerois bien tout pour te retenir aupres de moy ; mais que de larmes penses-tu que mes yeux te donneront en ton esloignement ? Que d'ennuys et que de mortelles peines ressentiray-je en ceste separation, et quelle rendras-tu ma vie tant que je ne te verray point ? o dieux ! Thamire, si tu sçavois en quel estat tu mettras ta Celidée, je ne puis penser que tu la voulusses delaisser pour si peu de chose que ceste passagere beauté que tu luy veux aller chercher si loing. Et bien ! Thamire, tu la luy apporteras, ceste beauté, apres un long exil, un penible voyage et un chemin plein de perils. Et que sera-ce, berger, si incontinent apres, une fievre de peu de jours, un ennuy de quelques heures, ou le bonheur d'un enfant la renvoyera encores plus loing que tu ne la seras allé querir ? Mais quand cela ne seroit point, le temps qui roule incessamment, et l'aage qui vole avec cent aisles, ne raviront-ils pas ceste fleur de mon visage aussi tost presque que tu seras revenu ? et cependant tu auras perdu inutilement et ce temps et cet aage que le ciel nous permet de pouvoir employer ensemble.

Les pleurs de Celidée accompagnoient de sorte ses paroles, que Damon en fut touché de compassion, et lors qu'il vid que, pour prendre son mouchoir, elle donnoit quelque cesse à ses plaintes : Sage et discrete bergere, luy dit-il, vostre vertu se rend admirable à tous ceux qui en ont la cognoissance, et oblige chacun à vous servir, non seulement en cette occasion, mais en toutes celles qui se presenteront. Je confesse que vous avez raison de ne vouloir point que Thamire vous esloigne, mais non pas qu'il ne procure de vous remettre en l'estat où vous souliez estre ; car outre que son contentement y est joinct, encores a-t'il un autre desir de vous rendre ce que librement vous avez donné pour vous rendre toute sienne. Et afin de satisfaire à l'un et à l'autre, je vous promets de faire venir icy le mire dans peu de temps, qui fera luy-mesme la cure de vostre visage, sans que vous perdiez de veue vostre cher et tant aymé berger. – o seigneur ! s'escria alors Celidée, si vous faites cette grace à cette pauvre bergere, le grand Tautates sera celuy qui vous en rendra le loyer, car il n'y a rien qui despende de moy qui y puisse satisfaire, et toute ma vie, j'employeray mes plus ardes supplications, afin qu'il vous rende aussi heureux et content, que le bien que vous me faictes surpasse tous ceux que je puis recevoir de tout autre que d'un seul Thamire. Et à ce mot, se jettant à genoux : Par le nom, dit-elle, que vous portez de chevalier, et par celle que vous aimez le plus, ou par celle que vous aymerez, je vous conjure, seigneur, de vouloir me continuer cette grace, et divertir Thamire de ce perilleux voyage.

Le chevalier, admirant et la vertu et l'affection de cette bergere, la releva et l'asseura que, de son advjs, Thamire ne l'abandonneroit jamais. Et l'heure de dormir estant venue, la nymphe se retira, avec resolution de faire le lendemain son sacrifice, et puis, le jour d'apres, voir ces bergeres, ayant opinion que Damon seroit en estat de sortir du logis. Et par mesme moyen elle essayeroit de ramener avec elle à son retour Daphnide et Alcidon, afin de leur rendre l'honneur qu'ils meritoient, et l'ayant fait sçavoir à Damon, il s'y prepara avec un desir

extreme de sçavoir quelle seroit sa fortune. Et parce qu'il avoit esté adverty que l'oracle respondoit à ceux qui avec devotion en supplioient le dieu, il pensoit y avoir esté conduit presque miraculeusement et sans y penser, et d'autant plus que tous deux vouloient consulter l'Oracle de Bellenus.

Le matin donc estant venu, et trouvant toutes choses prestes pour le sacrifice, Cleontine met sur sa teste un chapeau de fleurs, se ceint de verveine, prend un rameau de guy en la main, fait allumer le feu, et apres que les taureaux blancs eurent esté sacrifiez, elle en jetta du sang dessus, et puis sur la nymphe, et sur Damon, puis maschant du laurier, et jettant de la sabine, du guy et de la verveine dans le feu, elle courut à l'ouverture de Bellenus où, touchant la serrure avec la branche du guy, les portes s'ouvrirent, faisant un grand esclat. Et elle, se penchant dans la caverne le plus qu'elle peut, tenant toutesfois les pieds dehors, elle receut longuement à bouche ouverte le vent qui, avec certain murmure, comme de voix mal articulée, venoit du profond de l'antré. Et puis, ne le pouvant plus supporter, et comme enceinte presque de ce grand entousiasme, s'en revint courant au lieu du sacrifice, qui estoit dans un petit bocage à l'entrée du temple, tenant encore en cela de leur ancienne coustume de ne point sacrifier que sous le ciel mesme, où elle trouva encores la nymphe et le chevalier qui à genoux attendoient la response de Bellenus. Et lors, prenant l'un des coins de l'autel d'une main, et de l'autre tenant tousjours le rameau du guy, les cheveux mal en ordre, et comme herissés, et les yeux égarez remuans incessamment dans la teste, et le visage de cent couleurs, elle se leva sur le haut des pieds, paroissant beaucoup plus grande qu'elle ne souloit estre, et toute tremblante, et l'estomach pantelant, elle proféra d'une voix toute autre qu'elle ne souloit avoir, telles paroles :

ORACLE

Va, Nymphe ! et rends tes vœux, mais retiens ce presage :

Bien tost, n'en doute point, tu sortiras d'erreur,
Mais garde que l'amour se changeant en fureur
Beaucoup plus ne t'outrage.

Et toy, parfaict aymant,
Lors que tu parviendras où parle un diamant,
Tu seras rappellé de la mort à la vie
Par celui des humains,
A qui plus tu voudrois l'avoir desja ravie ;
Laisse donc contre luy desormais tes desdains.

La nymphe et le chevalier ayant receu cest oracle, demurerent quelque temps à le considerer, mais leur estant impossible de l'entendre entierement, l'un des plus anciens vacies qui s'y treuva present, et qui avoit accoutusmé de donner l'esclaircis-sement de semblables responces, s'approchant de la nymphe, luy tint un tel langage :

Les oracles, qui sont la parole du grand Dieu, sont rendus ordinairement fort obscurs par luy, tant pour retenir la curiosité des hommes, que d'autant que les choses futures doivent estre cachées aux humains, pour les exempter de l'apprehension qui est quelquesfois une des plus grandes parties du mal, puis que si nous sçavions l'heure de nostre mort, nous ne gouterions plus les douceurs de la vie, mais ne vivrions desja plus que comme estans à la porte du tombeau. Nostre grand Tautates qui nous ayme comme ses enfans, et qui veut avoir occasion

de nous faire tousjours plus de graces, nous advertit des choses futures, mais obscurément, et ne nous en laissant entendre qu'autant qu'il faut que nous en sçachions, pour observer les choses qui le peuvent convier à nous faire du bien. Et pour vous monstrier que je dis vray, vous voyez, grande nymphe, qu'il vous advertit de rendre les vœux que vous avez faits, parce qu'il n'y a rien qui tienne plus la main de Tautates, de faire de nouvelles gratifications à ceux qui l'en prient, que de faire des vœux legerement et les oublier nonchalamment. Apres, il vous predit que vous sortirez bien tost de l'erreur où vous estes, et cela avec des paroles si claires, qu'il ne les faut point esclaircir d'avantage. Et pour monstrier que veritablement il vous aime, de peur que vous ne soyez surprise du mal qu'il prevoit vous devoir arriver, il vous en advertit de bonne heure, afin que, soit par la vertu de force, soit par celle de la prudence, vous vous prepariez à les recevoir ou à y remedier.

Sur quoy je suis contraint de vous dire que par la cheute des animaux sacrifiez, par la couleur et quantité de leur sang, et par les entrailles que depuis une demie lune nous avons visitées, nous jugeons que quelque estrange accident est prest de tomber sur nos testes ; car les victimes tombent ordinairement à gauche, estant tombées, se debattent merveilleusement, et se debattans, jettent des hurlemens effroyables en mourant. Leur sang quelquesfois ne veut pas sortir, et s'il sort, il peche, et en qualité, et en quantité ; car la couleur en est toute bruslée, et il en sort si peu qu'il ne semble pas que ce soient des taureaux, mais des bien jeunes aigneaux, que ceux que nous immolons. Quant aux entrailles, qu'est-ce, madame, que je vous en puis dire, sinon que nous les trouvons si defaillantes, que quelquesfois nous pensons de resver, y manquant quelquefois le cœur tout entier, et d'autrefois le foye ? Bref, nous avons tant de signes du Ciel, que ce n'est pas sans raison si Tautates vous advertit de rendre vos vœux, puis que souvent par des humbles et ardentés prieres, on peut divertir ou adoucir pour le moins les chastimens qui sont prests de tomber sur nous.

Quant à l'oracle qui vous a esté rendu, ô vaillant chevalier, vous vous en devez contenter, puis qu'il semble estre fort favorable, soit que d'estre r'appellé de la mort à la vie s'entende de quelque grand peril où vous tomberez, et duquel vous serez retiré, ou que cette mort signifie quelque desplaisir que vous avez, et duquel vous serez deschargé bien tost. Tant y a que vous en sortirez par l'assistance de celuy que vous hayssez le plus. Voyez comme Bellenus, qui est Dieu homme, c'est-à-dire le Dieu qui ayme les hommes, et par consequent la paix et la concorde parmy eux, veut qu'ainsi qu'il nous pardonne quand nous l'offensons, nous remettions aussi les outrages à ceux qui nous font injure ! Il vous commande, ce debonnaire Dieu, de laisser la mauvaise volonté que vous avez contre un homme, et avant que vous en faire le commandement, il vous propose et promet le secours qu'il vous donnera, comme vous y voulant obliger par les devoirs de la courtoisie. Et pource, madame, et vous, genereux chevalier, remerciez Bellenus de la faveur qu'il vous fait à tous deux, afin que cette recognoissance l'oblige à vous continuer ses graces pour tousjours.

Le vacie parla de cette sorte, et la nymphe et le chevalier s'estant remis à genoux, firent les actions de graces qu'ils devoient, et apres se retirerent au logis, en intention d'aller le lendemain au Temple de la bonne Déesse avant que faire autre chose, et puis à leur retour voir ces bergeres de Lignon, et ensemble Daphnide et Alcidon, encores que Damon eust intention de se laisser cognoistre le moins qu'il pourroit à eux, faisant dessein de demeurer encores entr'eux quelques jours, et puis, s'il ne trouvoit point de remede à ses desplaisirs, de s'en aller si loing que jamais il n'ouyst parler ny de l'Aquitaine ny de personne qu'il y eust cogneue. S'estant donc mis à table avec cette resolution, et le disner estant presque finy, la nymphe vit entrer dans la salle un chevalier d'Amasis, et auquel elle sçavoit qu'elle avoit une grande creance. Ce chevalier, apres luy avoir rendu l'honneur qu'il luy devoit, s'approcha d'elle, et luy

dit à l'oreille qu'il avoit des grandes choses à luy dire de la part d'Amasis, mais que le discours estant un peu long, et necessaire d'estre tenu secret, il ne pouvoit le luy dire qu'en particulier, en ayant mesme commandement. La nymphe qui luy vit le visage tout changé, oyant ces paroles, alla soudain penser à ce que le vacie luy avoit dict du deffaut des victimes, et ne pouvant s'imaginer un plus grand mal que la perte de sa mere, elle luy demanda tout haut comme se portoit Amasis ? – Madame, respondit-il, elle est en fort bonne santé, Dieu mercy, et desire passionnément de vous veoir, luy semblant qu'il y a un siecle que vous estes esloignée d'elle. – Nous la verrons bien-tost, respondit Galathée, puis que Damon est en estat de monter à cheval, n'ayant pas esté raisonnable de le laisser au lict, puis qu'il avoit receu ces blesseures en nous deffendant contre l'injurious Argantée.

Et à ce mot, faisant signe qu'on deservist, elle se retira incontinent apres dans la chambre, où elle fit appeller le chevalier, pour entendre ce qu'il avoit à luy dire, et parce qu'elle estoit en impatience de sçavoir ce que se pouvoit estre : Ma mere, dict la nymphe, a-t'elle eu quelque nouvelle de l'armée des Francs, et comment se porte Clidaman ? – Madame, respondit le chevalier, elle en a veritablement receu ce matin, qui ne doivent pas estre trop bonnes, mais elle desire de les vous communiquer elle-mesme, et vous prie de la venir incontinent trouver. Elle m'a dict que je vous fisse entendre que les Francs ont fait un grand tumulte contre le roy Childeric, qui a esté contraint de se retirer en Thuringe vers le roy Bissin. Je crains grandement que cela n'aye pas esté fait sans beaucoup de sang respandu, et vous sçavez que Clidaman, Lindamor et Guyemants estoient ordinairement aupres de luy. Dieu vueille qu'il ne leur soit point arrivé quelque mal-heur. D'une chose, madame, vous puis-je bien assurer, qu'elle est fort triste, et fort en peine, et troublée, et qu'elle desire grandement de parler à vous. – Mon grand amy, luy dit Galathée, vostre discours me met bien en peine, et je voudrois ou n'en sçavoir pas tant, ou en apprendre promptement le reste. Il faut, avant que je vous renvoye, que je parle un peu à la sage Cleontine, qui m'a rendu l'oracle ce matin, et à Damon qui est une telle personne, qui nous peut beaucoup servir aux accidens qui nous peuvent arriver.

Et les faisant appeller tous deux, elle leur fit entendre ce qu'Amasis luy avoit mandé, et parce qu'elle ne sçavoit si elle devoit incontinent s'en retourner, ou bien aller rendre son vœu à Bonlieu, ainsi que l'oracle le luy avoit dit, elle demanda à la vieille Cleontine ce qui luy en sembloit. Elle luy respondit : Il me semble, madame, qu'en toutes nos affaires nous devons toujours recourir à Tautates, et vous, d'autant plus, que vous y estes obligée par le vœu que vous en avez fait, et par le commandement que l'oracle vient de vous en faire. Les rapports des varies nous ont, il y a quelque temps, rapporté que les sacrifices nous menaçoient de quelque grand malheur. Il me semble que pour le divertir, le meilleur remede c'est de recourir à celui qui nous donne ces presages, qui est le grand Tautates, et le supplier de vouloir en changer les chastimens. C'est pourquoy je concluds que vous devez aller vers la Bonne Déesse faire vostre sacrifice, et le jour mesme vous pourrez estre à Marcilly. Damon fut de ce mesme avis, puis qu'il n'y avoit qu'un demy jour de plus, lequel il seroit fort à propos d'employer à rendre à Tautates ce qu'elle avoit voué. – Vous avez entendu, dit Galathée, à celui qu'Amasis luy avoit envoyé, l'opinion de Cleontine et de Damon, assurez Amasis que je seray demain à bonne heure aupres d'elle, la suppliant cependant de trouver bon qu'ayant fait plus de la moitié du chemin, je ne m'en retourne point sans m'acquitter des vœux qu'elle sçait bien que nous avons faits, et que je vay rendre en partie pour elle.

Ainsi s'en alla ce chevalier, laissant Galathée en telle peine qu'elle ne se souvint point de la volonté qu'elle avoit de veoir ces belles bergeres, ny Daphnide et Alcidon, ne faisant tout le jour que parler à Damon, et chercher avec luy quel pouvoit estre le subject pour lequel Amasis

la pressoit fort de s'en retourner ; et quoy qu'ils en parlassent longuement et curieusement, si est-ce qu'ils ne le peurent jamais deviner, se resolvant enfin de partir le lendemain de grand matin pour estre tant plustost auprès d'Amasis. Et dès le soir, ayant commandé que tout fust prest, Damon s'arma comme de coustume, ayant mis Galathée et ses nymphes dans leurs chariots, il monta sur un cheval que la nymphe luy avoit donné qui estoit de ceux de Clidaman son frere. Ce chevalier parut si beau aux yeux de Galathée qu'il luy fit ressouvenir du gentil Lindamor, et coulant d'une pensée en l'autre, elle s'alla imaginer que peut-estre la nouvelle qu'Amasis luy vouloit dire estoit la mort de ce chevalier ; et dès lors elle fit dessein que Polemas iroit en sa place, tant pour l'esloigner d'auprés d'elle, et s'exempter ainsi de cette importunité, que pour avoir quelque volonté de jeter les yeux sur Damon, en cas que Lindamor ne fust plus. Et toutesfois se ressouvenant de tant de services qu'il luy avoit rendues, de l'affection qu'elle avoit recogneue en toutes ses actions, de la gloire qu'il s'estoit acquise en ce voyage parmy tant de nations belliqueuses, et puis sa beauté et sa bien-seance en tout ce qu'il faisoit, luy revenant devant les yeux, elle ne se pouvoit empescher de regretter sa perte, et de faire quelque dessein à son avantage, en cas qu'il ne fust pas mort, et qu'elle peust sortir de la tromperie, où Climante l'avoit mise.

Cette pensée l'entretint jusques auprès de Bon-lieu, mais de fortune passant la riviere de Lignon, elle se ressouvint de Daphnide et d'Alcidon, et des bergeres qu'elle avoit eu volonté de voir, et se voyant si pressée de partir, et ne voulant toutesfois que cette dame estrangere s'en allast sans qu'elle eust le bien de la voir, elle manda au sage Adamas qu'elle le prioit de la venir incontinent trouver à Bon-lieu, et en cas qu'elle en fust desja partie, qu'il la suivist jusques à Marcilly, estimant necessaire qu'il y vinst pour les nouvelles qu'Amasis avoit receues, et luy fit dire par Lerindas en secret, qu'il l'obligeroit infiniment de conduire avec luy Daphnide et Alcidon. Et apres, hastant ses chevaux, elle arriva au temple de la Bonne Déesse où la venerable Chrisante la receut avec toute sorte d'honneur et de civilité. Et parce que la nymphe luy fit entendre la haste qu'elle avoit de s'en retourner à Marcilly, elle commanda qu'incontinent l'on mist la main au sacrifice, afin de ne perdre point de temps, et que le disner fust prest, pour ne la point faire attendre, quand elle auroit satisfait à son vœu, luy reconfirmant que les sacrifices des particuliers estoient trouvez bons et entiers, mais que les victimes qui estoient immolées pour le public et pour l'heureux voyage de Clidaman, se trouvoient de telle sorte defaillantes qu'il n'en pouvoit prevoir que quelque grand desastre. Mais cependant Silvandre, qui avoit obtenu la permission qu'il desiroit, s'estoit tellement occupé en cela, qu'il avoit oublié de dire à Madonte et à Tersandre, qu'il y avoit un chevalier qui le cherchoit, avec beaucoup de menaces de l'outrager, et n'eust esté que par fortune le matin il les rencontra qui s'alloient promenant pour prendre de l'air, à cause que Madonte s'estoit trouvée mal deux ou trois jours durant, il est certain qu'il eust encore long-temps demeuré sans les advertir, estant de telle sorte tout employé en ceste ardente passion qu'il n'y avoit point de place en son ame pour quelque autre pensée. Mais les trouvant si à propos, il leur fit entendre bien au long tout ce qu'il en avoit appris de Paris, et le danger pour eux de rencontrer cet homme barbare, et qui les cherchoit avec tant de desir de vengeance. Madonte le remercia de cet advis, et ayant longuement debatü entr'eux qui ce pouvoit estre, ils ne purent jamais imaginer que ce fust Damon, parce qu'il estoit mort selon leur creance, mais plustost que ce seroient des parens de Madonte, qui ne pouvans supporter sa fuitte avec Tersandre, cherchoient d'en faire la vengeance.

Silvandre qui avoit tousjours porté quelque sorte de bonne volonté à Madonte, tant pour quelque ressemblance qu'elle avoit à Diane, que parce qu'elle estoit veritablement tres-vertueuse et modeste, la voyant pleurer, en eut une tres-grande compassion, et luy demandant

la cause de ses larmes : N'ay-je pas bien raison, berger, luy dit-elle, de pleurer la miserable fortune qui me poursuit avec tant de cruauté ? puis que ne m'ayant voulu laisser en repos au milieu de mes parens et de ma patrie, elle me vient encore tourmenter en ce lieu, où je pensois pouvoir jouyr du repos que cette contrée donne à tous ceux qui veulent y habiter, et toutesfois je ne puis eviter sa hayne, ny me cacher à ses coups. Dieu ! que faut-il que je fasse desormais, puis qu'ayant abandonné ma patrie, mon bien et toutes mes cognoissances, cette cruelle ne m'a pas voulu laisser, mais me poursuit si cruellement, et me talonne de si prés, que je n'ay plus d'autre azile que le tombeau. Et à ce mot, les larmes, sortans en plus grande abondance, la contraignirent de se taire pour recourre au mouchoir.

Silvandre qui avoit desja esté touché des premiers pleurs de Madonte, fut encores plus esmeu la voyant continuer, et ne le pouvant supporter qu'avec peine, s'offrit de la garder et deffendre avec quantité de ses amis, l'assurant des outrages de cet estranger, si elle vouloit demeurer en cette contrée. En ce mesme temps, Laonice par mal-heur se rencontrant en ce mesme lieu, d'autant qu'elle estoit fort familiere avec Madonte, la conseilla de se retirer en sa patrie, où elle vivroit avec plus de repos et de tranquillité, et ne point refuser l'assistance de Silvandre pour l'accompagner, pour le moins, tant que le pays de Forests dureroit, et qu'il ne seroit que fort bon qu'il fust encore assisté de quelques bergers de ses amis, afin qu'ils peussent la deffendre contre ces estrangers. Madonte qui craignoit les outrages et les violences dont elle estoit menacée, ayant resolu de s'en aller, accepta volontiers la compagnie de Silvandre, et de ceux qu'il voudroit mener avec luy, mais Tersandre y contraria de sorte, qu'en fin elle le remercia de sa bonne volonté, et à l'extreme importunité du berger luy permit d'aller seulement avec elle jusques par-delà le lieu où ces estrangers avoient esté veus. Et à l'heure mesme, apres avoir pris congé de quelques bergeres qu'elle rencontra, et prié Laonice de faire ses excuses aux autres, elle se mit en chemin avec resolution qu'aussi-tost qu'elle seroit arrivée en Aquitaine, elle se mettroit ou parmy les vestales ou parmy les filles druides, ayant tant de mauvaise satisfaction de sa fortune, qu'elle vouloit entierement sortir de ses mains. Cependant Alexis qui vivoit aupres de la belle Astrée, et qui usoit des privileges que la fille d'Adamas pouvoit avoir parmy ces bergers, avoit desja passé deux jours dans son hameau, sans que le grand druide fist semblant de s'en vouloir aller, et sans qu'elle perdist un moment hors de la presence de sa bergere, si ce n'estoit lors qu'elle estoit au lict, car tant que le jour duroit, elles discouroient ensemble, et la nuict survenant elles se retirerent dans une mesme chambre, où les lits seulement les separoient. Mais d'autant que l'impatient amour d'Alexis ne luy permettoit pas de reposer, ny de demeurer au lict si longuement qu'à la belle Astrée, cette seconde fois, elle ouvrit les yeux longtemps avant que le jour parust, et soudain qu'elle apperceut un peu la clarté, elle sortit du lict pour pouvoir de plus prés contempler sa belle bergere endormie, mais il faisoit encores si obscur que s'estant jetté une robbe sur les espauls, de peur d'estre nue, elle se prit garde que sans y penser elle y avoit mis celle d'Astrée.

Amour qui fait trouver des contentemens extremes à ceux qui le suivent en des choses que d'autres mespriseroient, representa à cette feinte Alexis un si grand plaisir d'estre dans la robbe qui souloit toucher le corps de sa belle bergere, que ne pouvant la despouiller si tost, elle commença à la baiser et à la presser chèrement contre son estomach, et regardant sur la table, elle vit sa coiffure, et le reste de son habit. Transportée alors d'affection, elle les prend et les baise, se les met dessus, et peu à peu s'en accommode, de sorte qu'il n'y eust personne qui ne l'eust prise pour une bergere. Et encore que la robbe d'Astrée luy fust trop estroite, si est-ce que se lacant un peu plus lasche que ne souloit faire la bergere, il y eust eu peu de personnes qui s'en fussent pris garde, mesme que sa beauté et sa blancheur ne dédisans point l'habit

qu'elle prenoit, estoient de grandes trompeuses pour la faire croire telle. Estant vestue de ceste sorte, elle s'approche du lict où Astrée reposoit, et se mettant à genoux devant elle, commença de l'idolâtrer, et ravie en cette contemplation ; apres y avoir pensé quelque temps, elle profera assez haut ces vers.

SONNET

Il contemple sa bergere endormie.
Ainsi dans le giron de Psyché dormiroit,
Ou dedans les vergers d'Amathonte et d'Eryce
Le petit Cupidon, lors qu'un long exercice
Aux pavots du sommeil ses beaux yeux forceroit.

Ainsi trop curieuse elle l'admireroit,
L'amoureuse Psyché, ce dieu plein de delice,
Mais quoy qu'il fust armé d'attraits et d'artifice,
Moins beau que cette belle, elle le jugeroit.

Jamais dans la beauté, tant de beauté n'eut place,
Ny les Graces jamais n'ont fait voir tant de grace,
Qu'Amour dedans ce lict en presente à mes yeux.

Pour voir la déité, tu mourus bien, Semele !
Pourquoy ne meurs-je aussi, regardant cette belle,
Si sa divinité surpasse tous les dieux ?

Encore qu'Alexis eust proferé ces paroles assez haut, si est-ce que pas une des trois qui estoient dans le lict, ne s'esveilla, tant l'aurore par sa venue les avoit appesanties d'un doux sommeil. Et parce qu'il sembloit que le jour croissant peu à peu descou-vroit toujours de nouvelles beautez en sa maistresse, elle se leva, et prenant un siege, s'assit vis-à-vis d'elle, afin de la pouvoir contempler sans empeschement, et lors, jettant les yeux sur ce visage bien aimé, il n'y avoit rien qu'elle n'admirast et qui ne fust un nouveau feu adjousté à sa flamme. Quelquefois transportée de trop d'affection, elle s'approchoit pour en desrober un amoureux baiser, mais soudain le respect l'en retiroit. Et en ce combat, après avoir longuement demeuré interdite, elle dit tels vers d'une voix assez basse.

SONNET

Sa maistresse dort, et il ne l'ose baiser.
Ils estoient pris d'un sommeil otieux,
Ces deux soleils, et clos sous la paupiere !
Mais leurs rayons avoient trop de lumiere

Pour ne ravir et n'esblouyr mes yeux.

Tel fut jadis le somne gratieux
De ton berger, vagabonde courriere !
Lors qu'oubliant ta peine journaliere
Tu l'endormis, afin d'en jouyr mieux.

Pourquoy le Ciel ne permet-il encore
Qu'ainsi que toy, de celle que j'adore,
En ce sommeil, je desrobe un baiser ?

J'entends, Amour, ce que tu me veuX dire :
Pour estre heureux, un amant doit oser.
Elle l'osa, mais moy je m'en retire.

Cette consideration eust peut-estre donné plus de courage à nostre feinte druide, si de fortune Leonide ne se fust esveillée, et peut-estre au bruit des paroles, encores qu'assez basses, qu'Alexis avoit proferées. D'abord qu'elle ouvrit les yeux, elle pensa de voir Phillis au lieu de la druide, et luy donnant le bon jour, luy demanda que vouloit dire qu'elle estoit si matinale. Alexis sousrit, et sans luy respondre, mit une main sur le visage, afin de la tenir plus long temps en la tromperie où elle estoit.

Et parce qu'à mesme temps, Astrée et Diane s'esveillerent, et se tromperent aussi bien que Leonide, toutes deux la saluerent, et luy firent la mesme demande que la nymphe luy avoit faicte. Alexis alors prenant plus de hardiesse, les voyant ainsi deceues, qu'elle n'avoit pas faict lors qu'elles dormoient, s'approchant d'Astrée, luy baisa un œil, et en mesme temps luy donna le bon jour. La bergere oyant une parole bien dissemblable à celle de Phillis, retirant la teste à costé, et la considerant mieux, la recogneut, mais avec un grand estonnement : Me trompé-je ? dit-elle, ou bien est-il vray que je voy sous d'autres habits la belle Alexis ? A ces mots, Leonide et Diane la regardant de prés, elles recogneurent que veritablement c'estoit la druide. Et Astrée alors luy tendant les bras avec toute sorte de respect, et se relevant un peu sur le lict, l'embrassa et la baisa, pleine de contentement de la voir dans ses propres habits. – Permettez-moy, nouvelle bergere, que je vous baise, dit-elle, et que je vous assure que jamais le Forests ne vit une bergere plus belle, que Lignon verra aujourd'huy sur ses bords. Et lors la regardant avec toute sorte d'admiration, elles estoient toutes trois ravies de la voir si belle en cet habit inaccoustumé, qui toutesfois luy alloit si bien que Leonide mesme ne sçavoit qu'en dire. Alexis n'avoit encore rien dit, mais quand elle vid qu'elle estoit recogneue : Que vous en semble, ma sœur, dit-elle à la nymphe, ces habits n'auront-ils pas bien occasion de se plaindre de ce changement trop desavantageux ? – Il me semble, respondit la nymphe, que vous estes plus belle en bergere qu'en druide, et que si Hylas vous avoit veue, il feroit incontinent un nouvel amas d'amour pour le despendre en vostre service. – Et moy, adjousta Astrée, je croy que ces habits dont vous parlez, sont bien-heureux de n'avoir point de cognoissance du bien qu'ils possèdent, estans autour du corps de la plus belle et de la plus aimable fille qui fut jamais, car s'ils en avoient quelque ressentiment, lors qu'ils en seroient privez, ils n'auroient jamais qu'un eternal regret de leur perte. – Mais interrompit Diane, si j'y voy bien, ces habits sont ceux d'Astrée, et me semble que ce seroit une grande peine pour cette belle druide de se deshabiller pour prendre ses propres habits. Ne seroit-il point bien à

propos qu'Astrée prist ceux de druide, et qu'aujourd'huy elles se laissassent voir ainsi desguisées pour faire passer le temps au sage Adamas, qui sans doute les méconnoistra ou prendra l'une pour l'autre. – Quant à moy, répondit Leonide, je fay bien gageure que la plus grande partie de ceux qui les verront ne les recognoistront pas, pour le moins si l'habit de ma sœur est aussi bien fait pour Astrée que celui de la bergere l'est pour Alexis.

Alexis mouroit d'envie de posséder tout le jour cet habit, luy semblant que le bon-heur de toucher cette robe qui souloit estre sur le corps de sa belle maistresse, ne se pouvoit égaler. Astrée qui ayroit passionnément cette feinte druide, et qui desiroit de laisser tout à fait l'habit de bergere pour prendre celui de druide, afin de pouvoir demeurer le reste de sa vie auprès d'elle, avoit un desir extreme de porter les habits d'Alexis, et toutesfois ny l'une ny l'autre n'osoit en faire semblant, pour ne donner quelque cognoissance de ce qu'elles vouloient cacher. Et parce que Diane les en pressoit. – Mais, ma sœur, répondit Alexis, parlant à Leonide, que dira mon pere s'il me voit vestue de cette sorte ? – Et que dira-t'il, dit Leonide, sinon qu'il rira, et sera bien aise de vous voir passer le temps à quelque chose. Il sçait bien qu'il n'y a rien qui vous ait tant fait de mal que la tristesse, et que pour vous rendre et conserver la santé, il n'y a rien de plus necessaire que de vous plaire et de vous resjouyr. – Si je le croyois, reprit-elle, je serois bien aise de tromper aujourd'huy les yeux de ceux qui nous verront, aussi bien que je me suis mesprise en m'habillant ; car, encore qu'il y ait bien de la difference de nos robes, si est-ce que, n'estant pas encore bien jour, je me suis jettée celle d'Astrée sur les espauls, pensant que ce fust la mienne, et lors que le jour a esté grand, et que je l'ay recogneue, j'ay voulu essayer si vous me mesconnoistriez, et je ne fus de ma vie si empeschée que de me sçavoir approprier de cet habit inaccoustumé. – Je vous assure, dit Astrée, qu'on ne jugeroit pas que ce fust la premiere fois que vous vous en fussiez habillée, ne se pouvant rien voir de mieux, soit pour la teste, soit pour le collet, et sans mentir, si personne ne le dit, l'on demeurera long-temps à vous recognoistre. Et quant à moy, je prendray un autre de mes habits, afin de faire mieux croire que vous soyez une nouvelle bergere. – Non, non, Astrée, il faut, répondit Diane, que vous preniez les habits de druide, autrement, que diroit-on qu'elle fust devenue ? – Nous dirons, répondit Leonide, que ma sœur se trouve un peu mal, à condition toutesfois qu'Astrée promette d'en prendre demain les habits, afin que nous voyons si elle sera aussi belle druide que ma sœur est belle bergere. – Je feray, dit Astrée, tout ce que vous m'ordonnez, mais il me semble que sa robe me sera trop grande. – Nous y ferons, dit Alexis, le rebours de ce qu'il faudra que je fasse à la vostre, si je la dois porter aujourd'huy, car, dit-elle se levant, vous voyez bien qu'elle m'est trop courte, mais je detrousseray ces bouillons et ces plis, et elle sera à ma mesure, aussi il faudra faire un troussis à la mienne, et la mettre à vostre hauteur. – Or, dit Astrée, puis, madame, qu'il le vous plaist ainsi, je seray demain druide, mais à condition que personne n'en die rien, et je m'assure que si aujourd'huy Hylas voit ceste nouvelle bergere, il commencera de mettre en œuvre les conditions qu'il a faictes avec Stelle, et qu'il adjousterà cette belle estrangere au grand nombre qu'il en a desja aymé. – Si cela est, reprit Alexis, demain, quand vous aurez mes habits, il usera du mesme privilege, car je m'assure qu'il ne vous verra point sans vous aymer.

Et parce qu'il commençoit de se faire tard et que ces belles filles se voulurent lever, Astrée qui estoit contrainte d'aller prendre un autre habit dans un coffre qui estoit au bout de la chambre : Mais, mon Dieu ! que direz-vous de moy, madame, dit-elle, qui suis contrainte de me lever en chemise devant vous, pour aller prendre un autre habit ? Alexis luy dit : Il n'y a de l'incommodité que pour vous, et si vous voulez je le vous iray bien choisir.

Astrée qui eut opinion que ce seroit une grande incivilité de luy donner ceste peine, et que, couchant dans une mesme chambre et dans un mesme lict avec Leonide, il n'y auroit pas

grand mal de se monstrier à elle en chemise, sans attendre, ny respondre autre chose, se jetta hors du lict, mais si belle que la feinte druide en demeura ravie. La premiere chose qu'elle en vid, ce fut le pied et la jambe, et jusques à la moitié de la cuisse, et puis le sein presque tout à nud. La blancheur et la delicatesse du pied, la juste proportion de la jambe, la rondeur et l'embompinct de la cuisse, et la beauté de la gorge ne se pouvoient comparer qu'à eux-mesmes. Et Alexis presque hors d'elle la voyant en cet estat, en fut si surprise, qu'elle demouroit immobile à la considerer, lors que la bergere luy donnant le bon jour la convia de la recevoir en ses bras pour la baiser, et se la pressant contre le sein, et la sentant presque toute nue, ce fut bien alors que pour le peu de soupçon que la bergere eust eu d'elle, elle se fust pris garde que ces caresses estoient un peu plus serrées que celles que les filles ont accoustumé de se faire ; mais elle qui n'y pensoit en façon quelconque, luy rendoit ses baisers, tout ainsi qu'elle les recevoit, non pas peut-estre comme à une Alexis, mais comme au portrait vivant de Celadon.

Leonide qui consideroit ces caresses et ces baisers, ne pouvant bien esteindre ses premieres flammes, se sentit un peu touchée de jalousie, et feignant que ce fut pour empescher que Diane ne s'en prist garde, elle dit à la druide : Vous ne prenez pas garde, nouvelle bergere, que tenant Astrée entre vos bras, elle se pourroit bien morfondre. – Je ne sçauois avoir mal, dit la bergere, estant aupres d'Alexis. – Je serois bien marrie, ma belle fille, dit la druide, d'estre cause de vostre mal, mais je voy bien que ma sœur n'en parle que par envie. – Voire, dict Leonide, comme si je n'avois pas l'une des plus belles bergeres aupres de moy. Et lors, se tournant vers Diane, et la prenant entre ses bras, se mit à la baiser et à la caresser, afin qu'elle ne prist garde aux actions d'Alexis qui, cependant, prenant Astrée, l'emporta sans qu'elle mist les pieds en terre, jusques vers le coffre, où elle vouloit aller, et là s'assissant, et la tenant au devant d'elle embrassée : Il est certain, luy dit-elle, que vous estes la plus belle fille qui fut jamais, et que les beautez cachées qui sont en vous, surpassent de tant toutes celles que l'on pourroit imaginer que la pensée n'y sçauroit atteindre. Et en disant ces paroles, elle luy baisoit tantost les yeux, tantost la bouche, et quelquefois le sein, sans que la bergere en fist point de difficulté, la croyant estre fille ; au contraire elle estoit si contente de se voir caressée d'un visage si ressemblant à celui de Celadon, qu'elle ne demouroit jamais endebtée des baisers qu'Alexis luy donnoit, parce qu'elle les luy rendoit incontinent, et avec double usure.

Qui pourroit se représenter le contentement de cette feinte druide, ny son extreme transport ? Il faudroit quelquesfois s'estre trouvé en un semblable accident, mais on le peut juger en partie en ce qu'il s'en fallut fort peu qu'elle ne donnast cognoissance de ce qu'elle estoit, encore qu'elle sceust bien qu'à l'heure mesme qu'elle seroit recogneue, tout son bon-heur luy seroit ravy ; et n'eust esté que sur le poinct de ses plus grandes caresses, Phillis vint heurter à la porte, je ne sçay à quoy ce transport l'eust peu porter. Mais Astrée craignant que ce fust quelqu'autre, s'enfuyt promptement se rejeter dans le lict, et se cachant presque toute sous la nymphe, regardoit par dessous les linceux qui entreroit. Alexis, en desespoir d'avoir esté interrompue, s'en alla vers la porte en maudissant l'importun qui en avoit esté cause, et demandant que c'estoit, elle ouvrit à la bergere Phillis, mais tellement à contre-cœur que de tout le jour elle ne luy peut faire bon visage.

Quand Astrée sceut que c'estoit sa compagne, elle se remit un peu plus hors du lict pour luy rendre le bon jour que la bergere leur donna à toutes, et parce qu'elle alloit cherchant des yeux Alexis, et qu'elle ne la vit point dans la chambre, elle eut opinion qu'elle se fust allé promener comme elle avoit desja fait, et toutesfois leur en demandant des nouvelles, et voyant qu'elles rioyent sans luy rien respondre, elle tourna chercher par la chambre plus curieusement. Et

cependant Alexis sortant dehors sans se faire cognoistre à elle, et sans parler à personne, s'en alla entretenir ses pensées le long de la grande allée, attendant qu'elles fussent habillées. Et parce que Leonide et Diane s'en apperceurent, elles dirent à l'oreille à Astrée qu'il ne falloit luy en rien dire pour voir si elle la recognoistroit, et ainsi toutes trois l'assurerent qu'elle se trouvoit un peu mal, et qu'elle estoit entrée dans une autre chambre, d'où elle reviendrait bientôt. Phillis les creut aisément, mesme voyant ses habits encores sur la table. Et parce que Leonide et Diane estoient desja hors du lict, Astrée pria sa compagne de luy donner ses habits qui estoient dans ce coffre aupres de la fenestre ; elle sans y penser en rien les alla querir, et luy aydant à s'habiller, elle fut aussi-tost preste à sortir que les autres. Et lors qu'elles s'en voulurent aller : Mais, dit-elle, ne verrons-nous point Alexis ? – Il ne faut pas, dit Leonide. Quand elle est malade, elle se plaist d'estre seule, et je m'assure qu'elle ne s'est point voulu remettre au lict pendant que nous sommes icy, parce qu'elle est presque nue ; nous reviendrons d'icy à quelque temps pour scavoit ce qu'elle faict. Et à ce mot, la prenant par la main, elle la conduisit dehors.

Mais pendant la nouvelle bergere estant sortie, s'en alloit à grans pas au petit bois de coudres où elle pensoit estre retirée, et pouvoir mieux jouyr de ses pensées pour se représenter les beautés qu'elle venoit de voir, et les contentemens receus par les faveurs que l'on luy avoit données, ou plustost que sous un nom emprunté elle avoit desrobées. Mais d'autant qu'il estoit desja tard, et que la plus grande partie des bergers avoient desja ramené leur troupeau à l'ombre, elle en rencontra plusieurs qui chantoient, et qui, couchez sous des arbres feuillus, attendoient au fraiz la venue de leurs bergeres, et entr'autres Calidon qui, ce matin, s'estant levé de bonne heure, avoit passé la riviere de Lignon pour essayer de voir Astrée, et de tenter encores quelle seroit sa fortune, avant que d'en faire parler d'avantage à Phocion. Et parce qu'il avoit rencontré Hylas en chemin, ils vindrent de compagnie en ce lieu, où tous deux ensemble s'estoient mis à chanter.

Enfin Calidon tout seul, apres avoir joué quelque temps sur la cornemuse, dit ces vers, se souvenant de la cruelle response d'Astrée.

SONNET

Il se plaint de sa cruauté.
L'arrogante quelle est ! elle scait que je l'ayme,
Que pour elle je meurs plein d'amour et de foy,
Qu'elle ne peut vouloir plus qu'elle peut sur moy,
Et que je l'ayme mieux qu'elle n'ayme soy-mesme.

Elle recognoist bien que mon amour extreme
Ne scauroit s'augmenter, tant elle est grande en soy,
Que de tous les devoirs je mesprise la loy,
Et que de le nier ce seroit un blaspheme.

Elle le void, l'ingrate ! et ne me rend, ô dieux !
Pour tant d'affection, qu'un mespris odieux,
Comme si mon amour sa hayne faisoit naistre.

Oublions-la, mon cœur, et tous nos feux passez !

Quand nous n'aymerons plus, elle aymera peut-estre :
Mais qui pourroit hayr ce que nul n'ayme assez ?

Alexis, comme celle qui n'estoit guere accoustumée à la voix de Calidon, encore qu'elle eust ouy chanter et entendu ces paroles, toutesfois elle ne le recogneut point qu'elle ne l'eust outrepassé, mais voyant Hylas, elle ouyt qu'il luy disoit : Est-il possible, ô Calidon ! qu'Astrée vous traitte de la sorte que vous dictes ? – Il n'est que trop vray, respondit-il, et je voudrois bien, Hylas, me pouvoir servir de la recepte dont vous usez si heureusement en semblables accidens que celui qui me travaille.

La druide n'ouyt pas d'avantage de leurs discours, parce que ne desirant pas d'estre recogneue, elle passa outre, mais Hylas ne laissa de continuer : Je vous assure, Calidon, que de tout le mal qui advient aux bergers de cette contrée pour semblable sujet, un seul berger en doit estre blasmé, car Silvandre, qui est celui duquel je parle, avec ses fausses raisons, parce qu'il a l'esprit subtil, et qui se sçait insinuer en la bonne opinion des bergers, leur persuade qu'un amant est perdu d'honneur, lors qu'estant mal traicté, il change d'affection, comme si un homme estoit un rocher exposé à l'outrage des flots et des orages sans pouvoir changer de place pour se mettre à couvert de telles injures. Et les bergeres qui pensent retenir nos esprits, comme des esclaves, dans des liens honteux et des chaisnes qui ne se peuvent detacher, ne se soucient de nous donner occasion, ny par faveur ny par aucune recognoissance, de bonne volonté, de continuer le service que nous leur rendons, estans tres assurees que nous sommes blasmez de ceste sottise d'inconstance si, pour quoy que ce soit, nous nous retirons de leur tyrannie. Au lieu que si ces maximes estoient changées et qu'elles creussent que c'est une chose honorable de chercher son mieux et de fuyr ces tyrannies, elles ne se plairoient pas à nous voir languir en les servant, mais nous donneroient tous les jours de nouvelles faveurs, afin de nous oster non seulement la volonté de chercher une meilleure fortune, mais l'esperance mesme de pouvoir mieux rencontrer.

Calidon respondit froidement : Vous vous trompez grandement, Hylas, quand vous pensez que Silvandre soit autheur de ces opinions que vous blasmez. Il y a de longs siecles que les bergers de cette contrée ont tousjours observé cette loy, et quand la coustume ne nous y obligeroit point, la beauté de nos bergeres nous y con-traindroit, car peut-on les avoir aymées, et perdre une fois ceste volonté, si ce n'est que la mort le fasse faire ou la laideur de leur visage, qui advient, ou par le temps ou par quelque autre accident ? – Je voy bien, reprit Hylas, que vous aymez Astrée, et que maintenant je n'auray pas raison avec vous, mais j'espere de vous veoir aussi affranchy de ceste affection que vous l'estes maintenant de celle de Celidée. – Plusieurs raisons, respondit le berger, m'ont diverty de la bergere que vous nommez, et beaucoup plus encores m'obligent à ne cesser jamais d'aymer celle-cy, sinon en cessant de vivre, car outre l'accident qui a osté la beauté à Celidée, qui estoit la premiere cause de mon affection, encores le devoir m'obligeoit à rendre ce tesmoignage à Thamire du respect et de l'honneur auquel je luy suis tenu. Mais outre toutes ces considerations, m'estant sousmis au jugement de celle qui m'a condamné, si je n'eusse obey, ainsi que mes sermens m'obligeoient, j'eusse sans doute attiré la vengeance divine sur ma teste, et la hayne des hommes sur moy. Au contraire, en ce qui se presente d'Astrée, toutes choses me convient à ne changer jamais cette affection. Premièrement sa beauté est telle qu'il n'y a rien qui l'esgale. – Elle en sera tant plus glorieuse, dit Hylas. – Il n'importe, respondit le berger, une fille un peu glorieuse est plus aymable. – Ouy, repliqua Hylas, pourveu que ce soit envers les autres, mais

non pas envers nous ; et puis cette beauté n'est-elle pas subjecte à l'injure des années ?
– o Hylas ! dit Calidon, quand la vieillesse osterà la beauté à Astrée, l'aage qu'aura Calidon ne luy permettra guere de se soucier de la beauté. De plus les parens qui la gouvernement, et ceux qui ont puissance sur moy, approuvent nostre affection. – Le contentement des parens, reprit Hylas, le plus souvent est cause que les filles s'opiniastrent à n'aimer point les personnes, qui autrement leur seroient tres-agreables, tant parce qu'elles pensent qu'on les vueille gagner en recherchant leurs parens, et non point elles, que d'autant que toute contrainte est odieuse, et plus celle qui se trouve en la volonté, que toutes les autres, et telle est l'amour qui jamais ne viendra par les contraintes, ny par l'opinion d'autruy, mais par la seule volonté de celuy qui doit aimer. – Mais, repliqua Calidon ; Astrée est si sage, et si soigneuse de se conserver en cette reputation parmy toutes ses compagnes ! – Ce sont bien tousjours de semblables esprits, dit Hylas, qui font les resolutions les plus entieres. – Je pourrois bien penser, adjousta Calidon, que ce que vous me dites pourroit arriver, si je ne voyois que cette bergere n'est point preoccupée et qu'elle n'ayme personne. – Il est vray, mon amy, respondit Hylas en riant, elle n'ayme personne. – Ny aussi je ne luy ay pas encore rendu assez de service, reprit le berger, et si elle se gaignoit si aisément, elle n'en seroit pas tant estimable. – O Calidon ! s'escria Hylas, et vous aussi vous estes de cette opinion, qu'il faut un long service pour se faire aymer ! Eh ! pauvre berger, que je vous plains, puis que vous en estes reduit à ce poinct ! Vous pouvez de bonne heure faire provision de lunettes pour voir sa beauté en ce temps là, car je ne pense pas que l'aage que vous aurez alors vous permette de la voir sans quelque ayde. N'avez-vous pas ouy dire que Celadon l'a aymée ? – Je l'ay ouy dire sans doute, repliqua Calidon, mais n'estant plus au monde cela ne fait rien contre moy. – Rien contre vous ? dit Hylas. Peut-estre si fait plus que vous ne pensez, car si elle suit l'opinion de Silvanre, pourquoy n'en avmera-t'elle la memoire aussi bien que Tircis celle de sa Cleon morte ? Mais ce n'est pas ce que je voulois dire : N'avez-vous jamais sceu combien de temps ce Celadon l'a recherchée ? – Quatre ou cinq ans, respondit Calidon. – Et bien ! mon amy, continua Hylas, que vous en semble ? S'il faut que vous la serviez autant de temps pour en estre aymé, ne sera-t'il pas temps que vous preniez les lunettes si vous la voulez bien voir ? – Je ne pense pas, dit le berger, qu'il y faille tant de temps à la gagner ; mais quand cela seroit, encores ne serois-je pas reduit à ce que vous me dites. – Berger, berger, reprit Hylas, flattez-vous tant que vous voudrez, mais souvenez-vous qu'il n'y a rien de plus asseuré que l'experience, et ce que vous avez veu arriver une fois, croyez, si vous estes sage, qu'elle peut bien estre encore une autre. Vous dictes qu'elle n'est point preoccupée, c'est ce qui me fait juger plus mal de vos affaires, car les filles que nous sçavons qui ayment, peuvent estre gagnées et attirées à nous aymer, mais ces insensibles ne sont pas seulement capables de sçavoir ce qui doit estre aimé.

Calidon, importuné des difficultez qu'Hylas luy rapportoit, et luy semblant que ses raisons estoient assez fortes : Je vous assure, dit-il, Hylas, que j'avois bien faite de consolations que vous me donnez, et que c'a bien esté ma bonne fortune qui m'a faict vous rencontrer, pour soulager mon desplaisir. – Si vous voulez, dit-il, que je vous flatte, je parleray bien d'autre sorte, mais quand vous aurez le jugement sain, vous recognoistrez que je vous parle en amy. Que si vous desirez trouver quelque allegement, prenez les remedes desquels j'ay tousjours usé contre semblable maladie, et si vous le voulez faire, je m'oblige à vous garantir de tout le mal que vous en recevrez pour ce subject. – Comment ? dit le berger, de quitter Astrée ou d'en aymer quelque autre ? J'aymerois mieux avoir perdu les yeux, que si je les employois jamais à regarder avec amour une autre beauté que la sienne, et avoir perdu le cœur qui me donne la vie, que si je m'en servois jamais à aymer autre bergere qu'Astrée.

Et à ce mot, ne pouvant plus avoir de patience auprès d'Hylas, il se leva pour s'en aller à demy mal-satisfait de luy, mais Hylas le retint, et luy dit en sousriant : Si vous voulez voir Astrée, entrez dans ce bois de coudres, je l'ay veue il y a quelque temps qu'elle y alloit toute seule, mais je ne vous en ay rien voulu dire, parce que je crains fort que vous n'y perdiez vostre peine ; toutesfois la femme est fort ressemblante quelquefois à la mort, qui se donne à nous lors que nous y pensons le moins. – Vous n'estes pas bon amy, luy respondit Calidon, de m'avoir esloigné le contentement d'estre auprès d'elle. – Prenez garde, repliqua-t'il, que vous n'y soyez encores assez tost pour recevoir un mauvais visage.

Le berger, sans s'amuser à luy respondre, s'en alla le plus viste qu'il peut vers le lieu que Hylas luy avoit monstre, luy semblant qu'il ne scavoit trouver une meilleure occasion que de la rencontrer seule en un lieu où personne ne pourroit interrompre leurs discours. Et il est certain qu'Hylas pensoit luy avoir dit la verité, parce que n'ayant veu Alexis que par derriere, l'habit d'Astrée qu'elle portoit l'avoit deceu.

Mais cependant la druide, desireuse d'entretenir les douces pensees qui occupoient son imagination, et dont la veue luy avoit esté si agreable, s'en alla au grand pas dans ce petit bois où elle ne mit plustost le pied que la solitude du lieu et la fraische memoire des faveurs qu'elle y avoit receues, luy remirent si vivement devant les yeux les beautez et les doux baisers d'Astrée que, pliant les bras l'un sur l'autre, et levant le regard contre le ciel : O Dieu ! dit-elle, qu'Alexis seroit heureuse sans Celadon et que Celadon seroit heureux sans Alexis ! Que si j'estois veritablement Alexis, et non pas Celadon, que je serois heureuse de recevoir ces faveurs d'Astrée, mais combien le serois-je encor plus si, estant Celadon, elles ne m'estoient pas faites comme estant Alexis ! Fut-il jamais amant plus heureux et plus mal-heureux que moy ? heureux pour estre chery et caressé de la plus belle et de la plus aimée bergere du monde, et mal-heureux pour sçavoir asseurément que ces faveurs qui me sont faites seroient changées en chastimens et en supplices, si je n'estois couvert du personnage d'Alexis.

Et là s'arrestant un peu : Mais, reprenoit-il peu apres, et à quoy, Celadon, penses-tu que ceste feinte se termine ? Quelle fin proposes-tu à ton dessein ? As-tu opinion que tu puisses decevoir tousjours, et tous les yeux de ceux qui te verront ? Pourquoy ne te resous-tu à te declarer ? Quoy qu'elle ne te l'aye dit, si est-ce que le commencement de l'amitié qu'elle porte à Alexis ne procede que de la ressemblance qu'elle a avec Celadon. Cela te montre qu'elle ne hayt point ce berger, puis que la ressemblance luy en est si agreable. Que si elle en chérit la memoire, le croyant mort, n'en aura-t'elle pas beaucoup plus chere la presence, quand elle le verra à genoux devant elle, vivant et l'adorant ? Belle bergere, luy dirons-nous, voilà ce Celadon qui mourut quand vous luy voulustes mal, et qui revit maintenant que vous en aymez le visage en celuy d'Alexis. S'il a failly en quelque chose, il en a bien faict la penitence, mais si encores vous ne la jugez pas telle que sa faute, ordonnez-luy et de souffrir et d'endurer tous les supplices qu'il vous plaira, vous trouverez tousjours en luy plus de volonté d'obeyr à ce que vous ordonnerez, que vous n'en aurez de luy commander.

Et à ce mot, demeurant quelque temps sans parler, il consideroit s'il y avoit apparence qu'il deust prendre ceste resolution, mais se reprenant bien tost apres : Tay-toy, tay-toy, Celadon, disoit-il, contente-toy d'estre mort une fois, sans vouloir par ta presumption remourir encores avant que d'avoir revescu. N'envie point le bon-heur d'Alexis, et puis que tu n'en peux jouyr, ne sois point marry qu'elle le possede, car si tu dois esperer quelque meilleure fortune que celle que tu as, c'est sans plus par l'entremise de ceste druide, à la conduite de laquelle tu la dois entierement remettre, et ne te flatte qu'Astrée ayme ta ressemblance en elle, car il peut bien estre que ton visage luy soit agreable, et que la faute que tu as commise la convie à te hayr. Et

puis, s'il y a quelque chose en toy qui te puisse contenter, n'est-ce pas pour sçavoir en ton ame que jamais tu n'as manqué aux loix d'une parfaite affection ? Et voudrois-tu maintenant noircir la blancheur de ton amour par une si grande desobeysance ? Je t'ordonne, nous a-t'elle dit, de ne te faire jamais voir à moy, que je ne te le commande. Ayme donc, ô Celadon ! et obeys, et te tais si tu veux vivre et aymer sans reproche.

Ainsi la druide pensant venir en ce lieu pour avoir quelque contentement de ses pensées, Amour qui peut-estre jaloux des faveurs que la fortune luy avoit faictes, les luy envenima par ces mortelles imaginations, de sorte que ses yeux regorgeants de larmes, elle fut contrainte de prendre son mouchoir pour les essuyer. Et parce qu'en mesme temps Calidon entra dans le bois, lors qu'elle estoit au bout d'une allée, ainsi qu'elle tourna pour revenir sur ses mesmes pas, afin de continuer ses pensées avec son promenoir, de fortune elle jetta l'œil sur Calidon, qu'elle n'eust plus-tost recogneu que, comme la bergere qui, sans y penser, met le pied sur un serpent, s'en destourne et s'en fuit ailleurs, toute pasle et tremblante, de mesme Alexis changea, et tourna ses pas promptement pour entrer dans une autre allée, et de celle-là en une autre, et alla de ceste sorte fuyant le berger, qu'elle pensoit estre tousjours à ses talons, deceu par les habits qu'elle portoit de la belle Astrée. Et elle mit bien tant de peine à s'échapper de ses yeux, qu'il la perdit parmy ces divers destours, ne pouvant les demesler si promptement, qu'elle les luy alloit embrouillant et fuyant de ceste sorte, elle passa dans la grande allée, et pour n'estre veue de luy, se rejeta incontinent apres dans le grand bois de haute fustaye qui la touche.

Mais de fortune Hylas qui pour donner toute commodité à Calidon, s'estoit venu promener en ce lieu, l'ayant apperceu, et se doutant à peu près de l'occasion de sa fuitte, car il la vid passer presque en courant, il remarqua l'endroit où elle entroit et attendit quelque temps pour l'enseigner à Calidon, qu'il croyoit n'estre pas fort loing. Et toutesfois il se deceut, parce que ce berger ne pensant pas qu'elle fust sortie du bois, n'en laissa endroit qu'il ne visitast curieusement, et cognoissant enfin que c'estoit vainement, il creut bien que c'estoit à dessein qu'elle se cachoit à luy. Et luy semblant que ceste indignité estoit trop grande pour la souffrir, il prit un si grand desplaisir de se veoir ainsi mespriser, que premierement en colere, et puis desesperé, il se resolut cent fois de n'aymer plus jamais Astrée. Mais aussi tost que ceste resolution estoit faite, se souvenant de sa beauté et de ses perfections, il changeoit de pensée, et se trouvoit encores plus embrouillé en ceste affection, tant il est difficile que le desir de la beauté se puisse arracher du cœur, qui une fois en a esté touché vivement !

Cependant Hylas attendoit qu'il vinst, pour luy monstrier par où Astrée avoit passé, et qu'il commençoit de l'envoyer en ce lieu, lors qu'il vid venir du costé de la maison Leonide, Diane, Phillis, et parmy elles, il luy sembla de veoir Astrée. Au commencement il eust juré le contraire, car il pensoit bien de l'avoir veue aller d'un autre costé. Et toutesfois, s'approchant d'elle au petit pas, il ne pouvoit plus dementir ses yeux, qui l'asseuroient qu'Astrée estoit dans ceste troupe, lors qu'il se sentit prendre par derriere par quelqu'un qui, luy mettant les mains sur les yeux, luy vouloit faire deviner qui c'estoit. Hylas, sans se remuer, luy laissa faire quelque temps, et enfin luy touchant les mains, et recognoissant que c'estoient des mains de femme : Je sçay bien, luy dit-il, qui vous estes, et que vous soyez icy, ce n'est pas ce qui me met en doute, mais comment vous y pouvez estre.

Cependant qu'il parloit ainsi, toute la troupe arriva, de sorte que ces belles filles peurent ouyr que Hylas, en continuant son discours : Je sçay bien, disoit-il, que vous estes Astrée. Et luy ostant les mains de dessus les yeux, il vid qu'il se trompoit et que c'estoit Laonice. – Et quoy ! Hylas, luy dit-elle, vous mescognoissez de ceste sorte vos amies ? – Ne vous en estonnez point, dit-il, bergere, car c'estoit avec beaucoup de raison que je pensois que ce fust Astrée,

puis que l'ayant veue, tout à ceste heure, entrer dans ce bois, disoit-il, en montrant l'endroit où Alexis avoit passé, lors que vous m'avez bouché les yeux, je la voyois, tout estonné, parmy ceste troupe qui venoit d'un costé tout au contraire. Et que pouvois-je penser, la voyant ainsi en divers lieux, sinon qu'aujourd'huy ce fust le jour qu'elle devoit estre par tout ? – Comment ? Hylas, dit Astrée, vous m'avez veue entrer dans ce bois ? – Je vous ay veue, dit-il, et je ne suis pas seul, car je m'asseure que Calidon est encores parmy ces coudres qui vous y cherche. Astrée et les autres de sa troupe sçavoient bien ce qu'il vouloit dire, mais feignant le contraire : Pour certain, luy dit Diane, j'ay opinion que ce matin vous n'avez pas pris vos bons yeux, puis que ceste nymphe et nous toutes rendons bon tesmoignage que voicy Astrée, et qu'elle n'a esté d'aujourd'huy qu'avec nous. – Je voy bien, dit Hylas, que voilà Astrée, et je scay bien qu'il est impossible que celle que j'ay veue ait peu estre si tost avec vous, ayant pris un chemin tout different, mais si sçay-je bien aussi que je l'ay veue, ceste Astrée que je dis, et que mes yeux ne me trompent pas. Leonide rioit et toutes ces bergeres de le veoir en ceste peine. Et parce qu'Astrée desiroit de trouver ceste Astrée de laquelle il parloit : Or, Hylas, nous penserons, luy dit-elle, que vous soyez hors de vous-mesme, si vous ne nous la faictes veoir, ceste autre Astrée, et pource monstrez-nous où elle est allée. – Je vous permets, dit Hylas, de penser de moy tout ce que vous voudrez en cela, car je vous assure que vous n'en scauriez dire tant, que je n'en pense moy-mesme encore d'avantage, me voyant en ceste réverie, et afin que je m'en esclaircisse, allons je vous supplie la chercher.

A ce mot, se mettant le premier, il entra dans le bois de haute fustaye, et ayant quelque temps tourné d'un costé et d'autre inutilement, lors que chacun s'ennuyoit de ceste queste, hormis la vraye Astrée, il rejeta de fortune les yeux si avant à travers les espaisseurs des arbres, qu'il luy sembla de veoir ceste bergere assise sur la rive d'un des bras de Lignon, et appuyée contre un gros arbre. Hylas alors s'y en allant au grand pas, quand il fut si près qu'il la peut recognoistre, il fit signe à toute la troupe de s'approcher, et prenant Astrée par une main, et montrant Alexis de l'autre : Regardez, luy dit-il, bergere, si vous n'estes pas au pied de cet arbre ? Phillis respondit : Je vous assure, mon feu serviteur, que vous devez tenir du naturel des Lyons, car j'ay ouy dire qu'ils cognoissent mieux les habits que le visage de ceux qui les gouvernement. – Et pourquoy dites-vous cela ? respondit Hylas. – Parce, repliqua-t'elle, que ces habits que vous voyez pour estre ressemblants à ceux qu'Astrée souloit porter, vous vous persuadez que c'est elle.

Ils parloient si haut, et Hylas faisoit tant de bruit, qu'Alexis tournant le visage, apperceut toute ceste troupe, qui s'en venoit vers elle, ce qui fut cause que s'essuyant un peu les yeux, et reprenant une plus joyeuse mine, pour ne donner cognoissance des tristes pensées qui l'accompagnoient, elle se leva et s'en vint droit vers elles. Et parce qu'Astrée et Diane luy firent signe de feindre d'estre estrangere, pour voir si Hylas et Laonice la recognoistroient, car elles avoient dit à Phillis le change qu'elle avoit fait de ses habits, elle contrefit de sorte son personnage, qu'Hylas la mécoigneut, et Laonice aussi. Hylas s'approchant d'elle : Je vous assure, belle bergere, luy dit-il, que vous avez failly à me faire tourner l'esprit, lors que je ne vous ay qu'entre-veue, et maintenant que je vous voy mieux, j'ay peur que vous ne fassiez destourner mon affection.

Alexis feignant de ne le cognoistre point, et de ne sçavoir ce qu'il disoit : Pardonnez-moy, berger, luy dit-elle, si je ne vous répons, car je n'entends pas ce que vous dites. – Je veux dire, reprit Hylas, que vous ayant pris pour Astrée, et puis voyant incontinent Astrée en un autre lieu, j'ay failly de devenir fol, mais qu'à ceste heure que je vous voy bien, je crains que vous ne me dérobiez le cœur que j'ay donné à un autre. – Vous m'avez grandement obligée, respondit Alexis, de me prendre pour une si belle bergere que celle que vous nommez, et laquelle j'ay

desiré il y a longtemps d'avoir le bon-heur de cognoistre, mais vous ne me des-obligez pas peu, quand vous me soupçonnez d'estre larronnesse, et mesme de ce qui est à autruy, car je n'ay point accoustumé de n'en prendre qui ne soit tout à moy, et je ne fay jamais mes prises en cachette, ainsi que ceux qui desrobent font, mais tout ouvertement et devant les yeux de chacun. Que si vous voulez reparer l'injure que vous m'avez faite en cela, monstrez-moy qui est Astrée de toutes ces bergeres, et je vous remets l'offence receue. – Je pense, dit Hylas, que si vous me cognoissiez, vous ne jugeriez pas que, vous laissant prendre mon cœur, encore qu'il soit à une autre, je vous fasse quelque offence, car Hylas n'en a jamais donné d'avantage à personne. Et toutesfois, puis qu'il m'est si aisé d'effacer ceste injure que vous pretendez avoir receue de moy, je n'en veux point disputer, à condition que, quand j'auray satisfait à vostre curiosité en vous monstrant Astrée, vous ne desdaignerez de recevoir en don ce cœur que je vous presente, si vous ne le voulez point en larcin. – Monstrez moy, dit la nouvelle bergere, quelle de toutes ces belles est Astrée, car considerant leurs beautez, je m'assure qu'elle en est l'une, et après, nous parlerons à loisir du cœur d'Hylas, puis que vous vous nommez ainsi. – Il est vray, dit Hylas, qu'elle y est, et parce que je crains que, comme vous avez deviné qu'elle estoit icy, de mesme vous ne la recognoissiez sans moy, afin que vous ne m'en ayez l'obligation, la voilà, dit-il, monstrant Astrée, qui à peine se pouvoit garder de rire, non plus que le reste de la troupe, voyant Hylas si aveuglé qu'il ne recognoissoit point Alexis pour estre un peu déguisée par cet habit.

Elle alors, s'approchant d'Astrée, la salua, et luy tint quelque discours de civilité, afin de tromper tant mieux Hylas, qui trouvoit ceste estrangere de si bonne grace, qu'il ne pouvoit presque luy donner le loisir de dire les premieres paroles sans l'interrompre, la pressant de satisfaire aussi bien à ce qu'il luy avoit requis, qu'il avoit fait à ce qu'elle avoit desiré scavoir de luy. – Et comment ? mon feu serviteur, dit Phillis, que pensez-vous que dira Stelle, si elle scait que vous aymez ceste belle estrangere ? – Et que peut-elle dire, respondit-il, sinon que j'observe nos conditions, par lesquelles il m'est permis d'en pouvoir aimer une ou plusieurs autres, aussi bien qu'elle, sans qu'elle s'en puisse offencer ? – Et comment, berger, dict la nouvelle bergere, vous pensez donc m'aymer en compagnie d'une autre ? – Et que vous importe cela, respondit Hylas, si je ne laisse pas de vous aimer autant que vous voudrez ? – Mais, adjousta-t'elle, vous en aymerez une autre avec moy ? – Et si apres disner, dit Hylas, il y a de la viande de reste, voulez-vous que nous la jettions au chien ? Et de mesme, si apres vous avoir aymée autant que vous le voulez estre, j'ay encore de l'amitié de reste, pourquoy ne voulez-vous pas que je l'employe à aymer celles qui en ont besoing ? – Ha ! berger, dit l'estrangere, je ne veux avoir rien à partir avec une autre. Je desire que celuy qui m'aymera n'ayme que moy seule, et par ainsi vous estes en danger de n'avoir point de maistresse faite comme moy. – Ny vous, dit Hylas, point de serviteur fait comme moy. Et puis que vous estes de ceste humeur, je vous conseille de chercher Silvandre, car il est tel qu'il le vous faut. – A propos, dit Phillis, de Silvandre, nous ne le voyons point ; qu'est-ce qu'il est devenu ce matin ? C'est bien vostre fortune, Hylas, qu'il ne se soit point rencontré icy, car il vous empescherait bien de parler d'abord d'amour à ceste belle estrangere !

Hylas vouloit respondre, mais Laonice prenant la parole : Non, non, Hylas, ne laissez pas, dit-elle, de parler et de dire tout ce que vous voudrez, je m'assure que d'aujourd'huy vous ne le verrez, et quand il seroit icy, je vous promets qu'il n'auroit pas le mot à dire, luy estant arrivé le plus grand malheur qu'il peut avoir, et que luy-mesme s'est procuré sans y penser. – Et qui est-ce ? dit incontinent Diane. – Il faut que vous sçachiez, respondit la malicieuse Laonice en sousriant, que Paris, il y a quelque temps, rencontra un chevalier estrange qui menaçoit grandement Tersandre, et parce que Silvandre se chargea d'en advertir Madonte, ce

matin il n'y a pas manqué. Et elle, craignant que quelqu'un de ses parens ne la soit venue chercher, (car elle est de l'une des meilleures maisons d'Aquitaine), elle a eu peur d'estre rencontrée, et que Tersandre estant recogneu, ne receut quelque desplaisir en sa compagnie, de sorte qu'elle s'est resoluë de partir à l'heure mesme, et s'en retourner en Aquitaine, et m'a donné charge de vous venir faire à toutes ses excuses de ce qu'elle n'a peu prendre congé de vous avant que de partir, vous suppliant de l'aymer et de croire que jamais elle n'oubliera les faveurs et les amitez qu'elle a receues le long de Lignon. Mais le pauvre Silvandre, voyant qu'elle s'en alloit, il n'a peu cacher l'affection secrette qu'il luy portoit, et premierement il a faict tout ce qu'il luy a esté possible, pour luy persuader qu'elle devoit demeurer ; et puis cognoissant que tout son bien dire estoit inutile, il luy a offert de l'accompagner, mais elle, ne voulant à ce que je croy donner jalousie à son Tersandre, l'a refusé plus de cent fois. Enfin, ne pouvant obtenir ceste grace d'elle, il s'est mis à genoux, luy a embrassé les jambes avec des conjurations les plus extraordinaires que j'aye jamais ouy faire, et desquelles Madonte ne se pouvant entierement ny honnestement defaire, elle luy a permis presque par force de l'accompagner une partie du jour. – Vous pouvez bien, luy disoit-il, me permettre ce peu de temps d'estre aupres de vous, pour l'eternel desplaisir que vostre esloignement me laissera. – Je pense, dist Astrée, que vous vous moquez de dire que Silvandre aime quelque chose, luy qui ne regarde jamais bergere que pour la fuyr. – Et qu'appellez-vous ce qu'il fait quand il est aupres de Diane ? dit Hylas. – O ! respondit Phillis, ce n'est que par feinte. – Non, Hylas, reprit Laonice, Phillis a raison : ce n'est que par feinte ce qu'il faict envers ceste bergere. Car luy-mesme l'a juré plus de cent fois ce matin, lors que Madonte sur ce propos luy a dit : Et bien, Silvandre, si mon absence vous donne de la peine, la presence de Diane vous consolera. – Diane, a-t'il respondu, merite mieux que mon service, aussi ne luy en ay-je jamais rendu que pour ne manquer à la gageure de Phillis, et pleust à Dieu qu'elle fust en vostre place et vous en la sienne ! vous verriez si je dis vray ou non.

Phillis qui recogneut bien que ce discours desplaisoit grandement à sa compagne, luy respondit : Je ne croiray jamais que Silvandre ayme Madonte, car il n'en a jamais faict semblant. – Vous vous trompez, interrompit Diane, j'en ay veu des signes qui sont assez certains ; et pourquoy ne voulez-vous qu'un jeune berger qui a de l'esprit et du courage ayme une fille tant aymable que Madonte ? Et puis Laonice en parle comme sçavante, l'ayant veu partir avec elle, apres l'en avoir requis avec tant d'instance. – Et en effect, dit Astrée, il est bien vray, Laonice, que Silvandre a suivy Madonte ? – S'il est vray ? respondit la fine bergere, croirez-vous que je le voulusse dire si je ne l'avois veu partir ? Et à quoy me serviroit-il de dire une chose que vous pouvez si aisément verifier, puis que, si elle n'estoit pas vraye, ce seroit me faire recognoistre pour menteuse à trop bon marché. – Dieu le conduise, respondit Diane, et le reconduise quand il luy plaira ! Et à ce mot, faisant semblant de ne s'en point soucier, tourna les pas d'un autre costé, où Phillis, sans monstres de le faire à dessein, la suivit quelque temps après, mais non pas si tost toutesfois que Diane n'eust commencé de se reprocher en elle-mesme l'inconstance de Silvandre. – Et quoy ? berger, disoit-elle, sont-ce là des effects de l'amour que tu me faisois paroistre ? sont-ce les eternitez de tes affections ? et te devois-tu tant donner de peine, et à moy aussi, pour avoir la permission de me rechercher sous la couverture d'une feinte, pour incontinent me quitter pour Madonte ? Tu as trop souvent et trop long-temps blasmé l'inconstance d'Hylas, pour en prendre si tost le personnage. Et parce qu'elle vid venir Phillis, elle l'attendit, et d'abord qu'elle fut arrivée : Et bien ! ma sœur, luy dit-elle, ne vous semble-t'il point que je sois meilleure maistresse que vous ne m'estimiez, quand vous me menaciez des importunités de Silvandre ? N'est-il pas vray que j'ay bien trouvé le moyen de le divertir, et de luy faire prendre un autre dessein. – J'avoue,

respondit Phillis, que, si Laonice dit vray, je ne fus jamais mieux trompée que je l'ay esté en ce berger, luy ayant veu faire des demonstrations d'une si grande passion que j'eusse creu estre impossible qu'elle se peust jamais effacer ; mais croyez-vous que Laonice soit veritable ? – Je n'en doute aucunement, respondit Astrée, car, outre ce qu'elle en a dit, j'ay remarqué que tousjours il a grandement affectionné Madonte. Et lors que Paris estoit en peine de luy faire scavoir la rencontre qu'il avoit faicte de cet estrangier qui les menaçoit, Silvandre en prit la charge, mais sçavez-vous avec quelle promptitude il s'y offrit ? Croyez, ma sœur, qu'il fit bien paroistre la peur qu'il avoit que quelque autre se chargeast de luy rendre ce bon office. Et Dieu sçait ! il n'y avoit personne en toute la troupe qui eust ceste ambition, et il faut avouer qu'encore que cette fille soit belle et bien discrete, toutesfois à mes yeux elle n'a rien de trop aimable, et si j'estois homme je servirois beaucoup plus-tost plusieurs autres qui ne sont pas en effect si belles. Aussi n'avons-nous veu personne qui l'ait aimée en tant de temps qu'elle est demeurée parmy nous, qu'Hylas et Silvandre ; mais Hylas, parce qu'il n'y a rien qui ne luy soit bon, et Silvandre pour me desabuser, et vous aussi, de l'opinion que nous avions qu'il eust quelque bonne volonté pour moy. – Quant à moy, dit Phillis, je suis bien de la mesme opinion que vous estes pour Madonte, mais je ne sçaurois croire que Silvandre l'ayme, et pour ce que vous en avez remarqué, cela n'est qu'un effect de courtoisie envers cette estrangere. – Et cette si ardente supplication de l'accompagner, repliqua Diane, que direz-vous que c'est ? – Je diray, respondit Phillis, que c'est aussi par courtoisie. – La courtoisie eust esté bonne de faire l'office que Laonice nous est venu rendre de sa part, ou quelque chose semblable, mais se jetter à genoux, pleurer à pleins yeux, et pour dire ainsi, jetter des seaux de larmes, s'en aller presque par force avec elle, et nous laisser sans nous en rien dire, si vous appelez cela courtoisie, je ne sçay ce que vous nommerez amour. Mais, dit-elle un peu apres, je confesse qu'en cette action il m'a grandement obligée parce qu'il est vray, quelque mine que j'en fisse, que sa continuelle recherche, la discretion avec laquelle il vivoit aupres de moy, mais plus la bonne opinion que j'avois conceue de luy, me portoit insensiblement à luy vouloir du bien. Et je suis si beste quand j'aime quelque chose, comme vous sçavez en ce qui m'est arrivé de Filandre, qu'il m'est impossible d'aimer peu, de sorte que j'estois pour m'embarquer à bon escient en cette affection. Et Dieu sçait en quel estat il m'eust mise pour peu qu'il eust attendu encores ! J'aimerois mieux, puis qu'il estoit de cette humeur, que luy et moy fussions morts, que si j'eusse retardé davantage à recognoistre son dessein.

Phillis qui voyoit bien que Diane aimoit ce berger, et qui prevoyoit aussi qu'elle ne s'en separeroit jamais qu'avec de tres-mortels déplaisirs : Ma sœur, luy dit-elle, ne croyons point si facilement le rapport de Laonice. Attendons, avant que d'en faire jugement, que Silvandre revienne, je veux croire que vous cognoistrez, quand vous l'ouyrez parler, qu'il n'a point de tort. – Non, non, ma sœur, reprit incontinent Diane, ne parlons plus de cela, la pierre en est jettée, il pourra dire et faire ce qu'il luy plaira, et je sçay ce que j'en dois croire. – Mais, ma sœur, repliqua Phillis, oyez-le avant que de le condamner. – Et quoy ! ma sœur, dit Diane, ne sçavez-vous point encores que jamais personne qui ait escouté Silvandre ne luy donna le tort ? Non, ma sœur, si vous m'aimez, lors que vous me verrez en cette volonté, je vous conjure de m'en divertir. Et parce que je me ressouviens qu'autrefois il a eu un bracelet de cheveux de moy, qui est celuy que je faisois pour vous, je vous supplie de le luy demander de ma part aussi tost que vous le verrez. Je sçay que ces bergers, de l'humeur dont il est, ont accoustumé de se prevaloir des avantages qu'ils peuvent par semblables finesses obtenir sur les bergeres peu avisées ; si je puis, je ne veux pas qu'il en fasse de mesme de moy.

Phillis, qui cogneut bien que Diane estoit pressée du despit, et qu'il n'estoit pas temps de luy contrarier, se teut quelque temps, après luy avoir dit qu'elle le feroit aussi tost qu'il seroit

revenu. Et alors qu'elles vouloient continuer leurs discours, elles virent venir toute la troupe vers elles, mais de beaucoup augmentée, parce que Adamas, Daphnide, Alcidon, Paris, Hermante, Stiliane et Carlis, y estoient, et de plus Lerindas, le messenger de Galathée, qui ayant fait son message au grand druide ne s'en estoit pas voulu retourner sans voir Astrée et Diane, de la beauté desquelles il ne pouvoit assez parler.

Mais Adamas estoit demeuré avec une grande peine, depuis qu'il avoit sceu par Lerindas la volonté de Galathée, parce qu'il ne vouloit point luy desplaire, et il voyoit bien qu'il ne s'en pouvoit aller vers elle sans emmener Leonide, et il craignoit que celle qui avoit veu Celadon vestu en Lucinde, ne le recogneust desguisé en Alexis. Cela fut cause que ne sçachant à qui en demander avis, sinon à Leonide, et à la feinte druide, il proposa à la nymphe la peine où il en estoit. Leonide qui avoit l'esprit fort bon luy respondit incontinent : Vous devez laisser icy Alexis, et moy, car il est tres-asseuré que Galathée la recognoistra si elle la void, et ce seroit une chose de trop grande importance pour la qualité que vous avez. Et il semble que Dieu vous monstre que vous le devez faire ainsi, puis que ce matin, sans autre dessein que de passer son temps, vous voyez comme Alexis s'est vestue en bergere, et cet habit l'a de sorte desguisée, que peu de personnes l'ont recogneue, mesme Hylas qui la void tous les jours l'a mescogneue, je m'asseuré que Daphnide et Alcidon en ont fait de mesme, et, ce qui est de plus d'importance, Lerindas. Si bien qu'il sera fort aisé à luy persuader, et à ces estrangers, que ce matin Alexis s'est trouvée mal, et que n'estant point sortie du lict, vous m'avez laissée aupres d'elle pour luy tenir compagnie. Aussi bien n'ay-je pas grande envie de veoir la nymphe, tant qu'elle sera en l'humeur où je l'ay laissée. Mais si vous vous resolvez à ce que je dis, qui est, ce me semble, le seul moyen que vous avez pour ne laisser voir Alexis, il faut faire deux choses : l'une, que ceste nouvelle bergere se perde finement parmy la troupe, et s'en aille mettre en sa chambre, afin que Lerindas, ny Alcidon et sa suite, ne la recognoissent ; et l'autre, il faut que je fasse en sorte que ces bergeres qui sçavent qu'elle s'est revestue de ceste façon, vous supplient, mon pere, de nous laisser icy pour quelque temps, puis qu'il semble qu'Alexis y reprend le bon visage que la maladie luy avoit osté. Autrement, si nous n'usons de cet artifice, elles pourroient entrer en doute de quelque chose, et il n'est pas peut-estre encore temps que nostre dessein se descouvre.

Adamas qui n'avoit point pris garde au desguisement d'Alexis, s'estonna de l'avoir luy-mesme mescogneue, et y ayant quelque temps pensé, trouva bonne ceste opinion. Mais Alexis encores beaucoup meilleure, lors qu'elle en fut advertie, tant parce qu'elle jugeoit bien que Galathée le recognoistroit, et elle eust mieux aimé la mort, que de retourner entre ses mains, que pour le desplaisir qu'elle auroit de perdre si tost les extremes contentemens qu'elle possedoit aupres de sa bergere, de laquelle les baisers et les caresses ne pouvoient que luy estre tres-agreables, encores qu'elle ne les receust qu'au nom d'Alexis, se contentant en quelque sorte, puis que Celadon en estoit le porteur.

Cela fut cause que tous trois y consentans, la chose fut bien promptement resolue, et en mesme temps la nouvelle bergere se meslant parmy la troupe, quoy que Hylas eust bien souvent les yeux sur elle, si se desroba-t'elle enfin, et de luy, et de tous les autres, et s'alla renfermer dans sa chambre, où se deshabillant, non pas sans baiser mille fois chaque piece de l'habit qu'elle s'osta de dessus, elle se mit dans le lict apres s'estre accommodé la teste comme si elle eust esté malade. O bien-heureux habit ! luy disoit-elle, en le posant sur la table, n'avez-vous pas esté bien offensé contre moy de vous avoir privé aujourd'huy du bonheur que vous avez accoustumé d'avoir, et n'avez-vous pas bien regretté le change que vous faisiez ? Je vous en demande pardon, ô trop heureux habit ! et je m'asseuré que vous me l'accorderez, puis qu'il est impossible que vous ne sçachiez aymer, ayant si longtemps

embrassé ce beau corps qui, pour un moment qu'il a esté entre mes bras, m'a donné tant d'amour, que je ne sçay comme je puis vivre parmy tant de feux et de flammes qui me bruslent !

Et lors considerant qu'il parloit à une chose insensible, et qui jouyssoit d'un bon heur qui luy estoit inutile, pour ne le scavoir pas recognoistre, il ne se peut empescher de dire tels vers :

MADRIGAL

Il est jaloux de l'habit de sa maistresse.
De cet heureux habit je suis presque jaloux !
Rien jamais de parfaict ne se void entre nous :
Si, comme vous, j'avois entre mes bras ma belle,
Quel heur serait le mien !
Si vous mouriez d'amour comme je meurs pour elle,
Quel seroit vostre bien ?
Mais le Ciel qui ne veut que quelque chose humaine
Soit parfaicte en tout poinct,
Ce qui deffaut en vous, est en moy pour ma peine,
Et veut qu'ayant mon bien vous n'en jouyssez point.

D'autre costé Adamas ayant donné le bon jour à Diane et à Phillis : Je suis bien marry, leur dit-il à toutes, qu'il faille que je vous quitte plustost que je n'avois resolu. Mais, belles bergeres, Galathée me mande que je m'en aille incontinent la trouver ; et voicy Lerindas qui a juré de ne me point abandonner que je ne sois aupres d'elle. Astrée qui ressentit le plus cette nouvelle : Et faut-il, dit-elle, mon pere, que vous partiez si promptement ? n'y a-t'il point de moyen de prolonger un peu vostre retour ? Lerindas prenant la parole : Il ne sçauroit, dit-il, s'en aller si tost, ny estre si promptement prés de la Nymphé, qu'elle le desire, et que le temps ne luy en semble long. – Ce n'est pas à vous, Lerindas, repondit la bergere, d'un visage un peu fasché, à qui je parle, car je scay assez que les messagers ont tousjours de la haste. Adamas recognoissant bien pourquoy elle le disoit, luy respondit en sousriant : Je ne puis, ma belle fille, retarder mon retour, parce que la Nymphé me mande qu'elle a promptement affaire de moy, et Lerindas m'a appris qu'il y a aupres d'elle un estrangé duquel elle fait grand conte ; peut-estre est-ce chose qui luy importe grandement, et à laquelle le retardement pourroit nuire beaucoup. La bergere en pliant les espaulés se retira toute triste vers Leonide qui luy faisoit signe du doigt ; et cependant chacun reprit le chemin du logis, parce que le grand druide desirant de partir incontinent apres le disner, les pria tous de s'en vouloir venir, afin que Galathée n'eust pas occasion de l'appeller paresseux.

De toute la troupe il n'y en eut point de si estonné que Hylas, parce que voyant chacun prendre party, il vouloit se mettre avec la nouvelle bergere, mais apres l'avoir cherchée longuement en vain : Belle nymphé, dit-il, s'adressant à Leonide, je vous supplie, dites-moy si vous sçavez qu'est devenue la bergere, à laquelle Adamas et vous parliez presque à ceste heure. – Et à qui, respondit Leonide, l'avez-vous donnée en garde ? – A mes yeux, dit Hylas. – C'est donc à eux, dit-elle, à qui vous la devez demander, car nous qui n'en avons guere affaire, n'y avons pris garde. – Je vous assure, respondit Hylas, que si elle ne revient plus, j'auray

faict inutilement l'amas d'amour, qu'il me falloit employer pour l'aimer. – Et quoy ? reprit Leonide, estes-vous si diligent à faire cette provision ? je pensois que vous missiez plus de temps à prendre des resolutions de telle importance. – Cela est bon pour Silvandre, dit Hylas, en haussant et branlant la teste, qui pour un besoin feroit assembler tous les ordres des Gaulois, pour deliberer s'il doit aimer. Quant à moy, je resoudrois plus de semblables affaires en un jour, que luy en toute sa vie, car aussi-tost qu'il voit une belle fille, il cherche en luy-mesme si elle a toutes les conditions qui luy sont necessaires pour estre aimable à son goust. Il la trouvera peut-estre trop grande, ou trop petite, trop blonde, ou trop noire, trop blanche, ou trop claire-brune, elle aura les sourcils trop blonds, ou les yeux non pas assez fendus, le nez trop long, ou trop raccourcy, la bouche trop ou trop peu renversée, le menton trop fendu, ou peut-estre luy defaudra-t'il la fossette aux deux joues, tant il y regarde de prés, et si quelqu'une de ces choses luy deffaut, il ne l'aimera point et en fera le desdaigneux. Mais moy, aussi-tost qu'une fille se presente à mes yeux, et qu'elle leur semble belle, sans m'arrester à toutes ces petites particularitez, ny à tant raffiner la beauté, soudain ma volonté consent à l'aimer, et je cours incontinent aux provisions et aux munitions necessaires pour attaquer cette forteresse, ou pour le moins à ce qu'il faut pour l'acheter. – Il me semble, Hylas, reprit Leonide, que c'est ainsi qu'il faut faire, et puis que desja vous vous estes si bien pourveu pour ceste estrangere, je suis d'avis, pour ne perdre pas la peine que vous y avez desja prise, que vous l'alliez chercher, cependant que cette bergere et moy nous entretiendrons un petit d'une affaire que nous avons.

A ce mot, se retournans toutes deux de l'autre costé, elles s'escarterent un peu de la troupe, afin de n'estre ouyes, et Leonide parla à la bergere de ceste sorte : Vous avez ouy, ma belle fille, ce qu'Adamas a dit, qu'il estoit contraint de s'en aller, et il faut de necessité qu'il le fasse, car autrement la Nymphe auroit occasion de s'en fascher. Mais il faut que je vous die que je ne fus de ma vie en lieu d'où le depart me fut si ennuyeux, non seulement à moy, mais à Alexis aussi, que je n'eusse jamais creu pouvoir s'arrester en semblables lieux, si je ne l'eusse veu, car ayant esté nourrie continuellement dans les grandes assemblées et dans la confusion des affaires du monde, mal-aisément pouvoit-on s'imaginer qu'une vie solitaire et retirée comme celle-cy, luy peust estre agreable. Et toutesfois j'ay remarqué que, depuis qu'elle est icy, elle a repris un si bon visage qu'elle semble estre toute une autre, et cela, je croy qu'il procede de l'amitié qu'elle vous a prise, qui est bien si grande que hyer elle me juroit d'apprehender infiniment vostre separation. – Madame, respondit la bergere, si ce bon-heur nous est arrivé, que vous ayez eu agreable nostre vie et nos passe-temps de village, je puis bien dire avec verité que c'est le plus grand que nous puissions avoir jamais, puis qu'il n'y a une seule de nous qui ne soit tellement rendue vostre servante, et de la belle Alexis, qu'il n'y a rien que nous ne fissions pour nous continuer l'honneur de vostre compagnie. Et pour mon particulier, je puis dire que mon affection me donne de telle sorte à la belle Alexis, que je vous proteste, madame, et prends le Ciel pour tesmoing, et les deitez qui vivent dans ces bocages, que je tiendray à jamais le serment que j'en ay fait. Je vous proteste, dis-je, madame, qu'il n'y a rien au monde qui me puisse separer d'elle, pourveu qu'elle l'ait agreable, et sur ce propos je vous supplieray de m'y vouloir assister de vostre faveur, et envers elle, et envers Adamas, car je suis resolie de la suivre à Dreux, et vers les Carnutes, lors qu'elle s'en retournera. – Ce n'est pas là la plus grande difficulté, dit Leonide, car je vous donneray un bon moyen pour y faire consentir et l'un et l'autre. La plus grande peine est à faire resoudre vos parens. – O Madame ! s'escria la bergere, ne vous souciez point de cela, je sçay bien ce que j'ay à faire. Vous sçavez qu'il a pleu à Dieu de me laisser sans pere, mere, ny frere ; quant à mon oncle

Phocion, et de quoy se peut-il douloir de ma desobeysance ? puis que je diray que c'est pour me mettre parmy les filles druides et puis-je estre taxée de cette resolution ? Nullement, madame, n'y ayant rien de si juste que de nous donner nous-mesme à celui qui nous a donné tout ce que nous avons ; si c'estoit pour espouser quelque berger, on me pourroit taxer de trop d'amour, ou d'estre volontaire, mais pour me resigner en une si bonne compagnie entre les mains du grand Tautates, je ne crains point d'en estre blasmée, et seulement je vous supplie, grande nymphe, me vouloir apprendre les moyens qu'il me faut tenir pour y faire consentir Adamas et la belle Alexis. – Je le vous diray, respondit Leonide, et je le vous faciliteray tant qu'il me sera possible. Adamas ayme extremement Alexis, et de telle sorte qu'il n'y a rien que cette fille ne puisse aupres de son pere, je vous conseille donc d'acquérir ses bonnes graces, mais que dis-je, acquérir ? vous les avez desja sans doute toutes acquises. Il faut seulement que vous vous efforciez de luy rendre vostre compagnie si agreable, que la separation luy en soit si fascheuse, qu'elle-mesme, comme elle commence desja de faire, ressente la premiere le desplaisir de vostre separation. Il vous sera fort aisé, vous aimant desja si fort que je ne sçay si vous la surpassez, mais le meilleur moyen c'est de vous tenir le plus pres d'elle qu'il vous sera possible, et ne l'esloigner qu'à toute force. Que si c'est vostre dessein, je suis d'avis, et je sçay que vous luy ferez plaisir que vous suppliez Adamas de nous laisser icy et elle et moy encores pour quelques jours, ce que vous pouvez demander sous sa feinte maladie ; car voyant qu'elle n'avoit pas envie de s'en aller si tost de ce beau lieu, je luy ay donné conseil de se retirer, et faire semblant d'estre malade, pour avoir excuse de demeurer. Et vous voyez qu'il semble que la fortune vous y vueille favoriser, puis qu'Alexis s'estant ce matin vestue de vos habits, sans autre dessein que de passer son temps, elle a toutesfois donné couverture à vostre demande, parce qu'il y a peu de personnes qui l'ayent recogneue pour Alexis, et la plupart croyent qu'elle se trouve mal. Et quoy qu'Adamas sçache bien que cela n'est pas, toutesfois il sera bien aise de faire semblant de le penser, pour avoir excuse de ne la point emmener vers Galathée, car il y a long temps qu'elle desire de la voir, et la retirer aupres d'elle, mais Adamas ne le veut pas, ayant dessein qu'elle continue de vivre comme elle a commencé, puis que Tautates monstre de l'avoir si agreable par tous les sacrifices qu'il luy a faits pour ce sujet.

Vous voyez, belle bergere, comme je vous parle ouvertement de toutes choses, je le fais, parce que je vous estime tant que je voudrois vous voir entierement contente, s'il m'estoit possible, mais je vous supplie de ne me deceler point, afin que je puisse continuer à vous donner les avis que je croiray pouvoir conserver ou accroistre vostre contentement.

Il seroit mal-aisé de redire les remerciemens que cette bergere rendit à Leonide, ny les assurances de service qu'elle luy fit avec tant de sermens de ne parler à personne de tout ce qu'elle luy diroit, que si la nymphe n'avoit point encores recogneu l'affection que cette bergere portoit à la druide, il luy eust esté impossible de n'en estre tres-assurée. Et parce que discourant de cette sorte, elles s'estoient esgarées un peu du droict chemin, et que desja la troupe s'estoit fort avancée, elles voulurent prendre un sentier qui leur pouvoit faire gagner le devant, mais de fortune elles ouyrent une voix que la bergere Astrée recogneut incontinent pour estre celle de Calidon, et parce qu'elle voulut se destourner pour ne le rencontrer, luy semblant que de l'escouter, elle offenceroit la memoire de Celadon, Leonide s'en prit garde, et ayant sceu que c'estoit ce berger, lequel Phocion luy vouloit faire espouser : Oyons, dit-elle, ce qu'il chante, car je m'assure que c'est pour vous, et nous pourrons passer dans le bois sans estre veues de luy lors que nous voudrons. – Vous perdrez inutilement du temps, dit Astrée, car mal-aisément peut-il rien dire qui vaille sur un si mauvais sujet.

Leonide ne luy respondit rien, parce qu'elle voulut escouter Calidon, qui en mesme temps commença de chanter ainsi.

STANCES

Qu'il ne veut plus aymer.

I

Rompons nostre prison, delivrons-nous, mon cœur,
Du lien qui nous serre,
Et pour monstrier qu'amour n'est plus nostre vainqueur,
Foulons-le contre terre.

II

Foulons-le sous les pieds et fuyons desormais
La honte du servage,
Sans que cette beauté puisse esperer jamais
De changer mon courage.

III

Elle a veu mes deux yeux pour pleurer mes malheurs
Sembler à deux fontaines,
Et ma voix ne trouver passage entre mes pleurs,
Qu'à souspirer mes peines.

IV

Elle a veu que chacun, considerant ma foy,
Et son humeur cruelle,
Blasmoit esgalement l'excez d'amour en moy,
Et le deffaut en elle.

V

Elle a veu que l'amour m'a reduit à tel poinct
Que j'avois plus d'envie
De mourir en l'aymant, qu'he las ! je n'avois point
De conserver ma vie.

VI

Mais que n'a-t'elle veu, la cruelle qu'elle est,
De mon cruel martyre ?

Que n'en a-t'elle veu ? Mais qu'en a-t'elle fait
Autre chose qu'en rire ?

VII

Elle a ry sans pitié des maux que j'ay soufferts,
Et d'une humeur petite :
S'il s'en fasche, dit-elle, il peut rompre ses fers,
Quant à moy, je le quitte.

VIII

Quelle force luy fais-je ? et pourquoy sans raison
Dit-il que je l'outrage ?
Puis que quand il voudra, j'ouvriray sa prison,
Qu'il sorte du servage.

IX

Ouy, cruelle beauté ! ces fers dont je me plains,
Et qu'à tort on mesprise,
Par un puissant despit me sont tombez des mains,
Et je suis en franchise.

X

Je pensois en l'aymant qu'un sujet tout divin
Eust fait naistre ma flame,
Mais son cruel mespris m'a fait cognoistre en fin
Que j'aimois une femme.

XI

Femme qu'on ne sçauroit qu'à soy-mesme esgaler,
N'ayant point de seconde !
Femme que sans outrage on peut bien appeller
La plus femme du monde.

XII

Adieu donc pour jamais, trop insensible esprit,
Ma flame est estouffée !
Victorieux, j'appens à mon juste despit
Ton amour pour trophée.

Je sçavois bien, adjousta incontinent *Astrée*, que vous perdriez inutilement le temps à l'escouter. – Il me semble, dit la nymphe, qu'il n'est pas peu en colere. – Y puisse-t'il demeurer

eternellement, répondit la bergere. Et à ce mot, se tournans toutes deux un peu à main gauche, elles continuerent leur chemin.

Cependant Paris ayant bonne memoire du conseil que Leonide luy avoit donné, de demander à Diane la permission de parler à ses parens de la volonté qu'il avoit de l'espouser, et sçachant qu'Adamas s'en devoit aller vers Galathée, incontinent apres disner, il ne voulut perdre l'occasion qui se presentoit. Car de fortune Diane s'estoit trouvée toute seule en s'en retournant. Et encores que Paris la vit avec un visage assez triste, si est-ce qu'il ne fit difficulté de s'approcher d'elle, apres toutesfois avoir fait ses vœux à ce Tautates Amour que Silvandre luy avoit dit, et au grand Bellenus, afin qu'ils luy fussent favorables en cette entreprise, où il s'alloit mettre et qu'il croyoit la plus perilleuse où il fut jamais.

La prenant donc sous les bras, il luy dit : Vous voyez, belle bergere, que mon pere s'en va incontinent qu'il aura disné, et que je suis contraint de l'accompagner. Quel contentement ordonnez-vous que j'emporte avec moy, afin qu'il vous puisse conserver en vie le plus fidele serviteur que vous aurez jamais. – Et quel le voudriez-vous, répondit la bergere, non pas en la qualité que vous dites, mais en celle de la personne que j'honore le plus ? – En la qualité que vous dites, répondit incontinent Paris, je n'en veux point que la mort ; je veux dire que s'il ne vous plaist de me recevoir pour celuy que je vous suis, je vous supplie de commander que je meure, car aussi bien n'auray-je jamais que des peines et des tourments.

Or voyez à quoy le despit peut porter le cœur d'une fille, pour sage qu'elle soit ! Diane, comme si elle eust voulu se venger de Silvandre par son propre dommage : Je vous estime tant, luy dit-elle, et j'ay vostre vie si chere, qu'il y a fort peu de choses que je ne fasse pour la vous conserver. Dites-moy, en la qualité que vous voulez, quel est le contentement que vous desirez de moy ? – Que vous me permettiez, repliqua Paris, en luy baisant la main, de vous demander à vos parens pour ma femme, comme celle que je veux aymer et honorer toute ma vie, et à qui vous voulez que je m'adresse. – Bellinde, répondit Diane, c'est ma mere, et c'est la seule qui peut disposer de moy, et je vous donne toute la permission que vous en desirez. Diane dit promptement et briefvement ce peu de mots, imitant en cela ceux qui prennent une medecine qui se hastent le plus qu'ils peuvent de l'avalier, car jamais elle ne dit parole plus à contre-cœur, ny en laquelle elle se fit plus de force.

Mais pour faire desplaisir à Silvandre, elle voulut bien se priver à jamais de toute sorte de contentement, tant la passion occupe les forces de l'entendement, et les empesche de discerner ce qui se doit faire, puis que si cette bergere eust bien pensé à ce qu'elle permettoit, jamais elle n'y eust consenty, car si Silvandre ne l'aymoit point, elle ne luy faisoit point de desplaisir de se donner à un autre, et s'il l'aymoit, pourquoy luy vouloit-elle rendre ce desplaisir, car elle ne donnoit cette permission à Paris que d'autant qu'elle se pensoit venger de Silvandre, et vouloit bien se rendre à jamais malheureuse, pourveu qu'elle sceust qu'il eust quelque regret de la voir posséder à un autre. Et en cecy Paris esprouva bien qu'il y a des heures aussi ausquelles les femmes ne peuvent guere refuser, et que celuy se peut dire heureux, qui les sçait mieux choisir, ou qui par prudence ou par fortune les rencontre.

Les remerciemens qu'il fit à la bergere furent tres grands, mais inutiles, d'autant qu'elle estoit tellement hors d'elle-mesme, qu'elle n'en entendit pas une parole, au contraire, aussitost que l'on fut arrivé au logis, elle se desroba, et sans qu'on s'en apperceut, se retira en sa cabanne toute seule, où donnant la permission à ses yeux de pleurer, elle ne cessa de tout le reste du jour, apprenant bien à ses despens que quelque fois nous aymons plus que nous ne pensons pas, et que nous n'en prenons jamais mieux la cognoissance que par quelque mespris imaginé de la personne aymée, ou quand quelque contrainte nous prive de sa veue et de sa presence.

Adamas cependant, ayant sceu par les chemins qu'Alexis se trouvoit mal, afin de mieux desguiser son dessein, supplia Daphnide et Alcidon de luy permettre d'aller voir quel estoit son mal, feignant d'en estre en grande peine pour la haste qu'il avoit de partir. Et parce que l'un et l'autre l'y voulut accompagner, soudain Astrée et Leonide s'avancerent pour l'en advertir, et la trouvant au lict, fermerent les fenestres, et rendirent de sorte la chambre obscure qu'il estoit impossible de remarquer son visage. Et elle, feignant d'avoir un grand mal de teste, lors qu'Adamas luy dit qu'il estoit contraint de partir, parce que Galathée le luy ordonnoit ainsi, elle feignit de se vouloir efforcer, et que son mal n'estoit pas si grand qu'elle ne le peust bien suivre.

Mais Astrée alors s'avançant, supplia Adamas de ne vouloir point permettre à sa fille de marcher au grand chaud, qu'ayant cette migraine, le soleil infailliblement la luy doubleroit, et qu'au contraire un peu de repos luy redonneroit la premiere santé.

Que tous ceux de leur hameau auroient un grand regret s'ils sçavoient qu'elle fust partie en cest estat, mais qu'elle particulièrement, et Phocion penseroient avoir receu un grand outrage s'ils la voyoient sortir de leur maison avec du mal, qu'à la verité elle ne seroit pas si bien que chez son pere, que toutesfois l'on ne manqueroit ny d'affection ny de soin à la servir avec toutes sortes de remedes, et qu'afin qu'il y eust quelque tesmoin de ce qu'elle promettoit, elle le supplioit de vouloir aussi laisser la nymphe Leonide pour luy tenir compagnie.

A cette supplication se joignirent aussi celles du venerable Phocion, qui luy monstra le danger qu'il y avoit pour Alexis de se mettre aux champs avec cette douleur de teste, qu'il se sentiroit grandement obligé de luy pouvoir rendre ce petit service, et bref y adjousta tant de considerations qu'Adamas fut aisément persuadé de leur laisser cette feinte druide, monstrant toutesfois d'en avoir bien du regret, tant pour la doute de son mal, que pour la crainte de leur donner de l'incommodité. Mais Phocion ayant respondu à toutes ces choses avec des paroles pleines de civilité et d'affection, Adamas luy dit qu'il la luy laissoit, et Leonide aussi, afin qu'il en disposast à sa volonté, leur commandant à toutes deux de s'en venir aussi-tost que la druide seroit guerrie. Et puis, s'approchant du lict, et prenant Leonide par la main, leur dit fort bas qu'aussi tost que Galathée seroit passé, il les envoyeroit querir par Paris, ou luy-mesme y viendroit.

Et ayant sceu que la viande estoit sur la table, il laissa la feinte malade, et incontinent après le disner, remerciant Phocion et Astrée, il s'en alla avec Daphnide, Alcidon, et le reste de leur troupe, non pas sans que Daphnide ne fist à son depart de grandes assurances de sa bonne volonté à toutes ces belles bergeres, et Alcidon aussi, jurant n'avoir jamais tant envié les plus heureux qu'ils eussent veus aupres du grand Eurich, que ces bien-heureux bergers et bergeres du Lignon, et qu'ils s'en alloient pleins d'admiration des beautez et de la discretion des bergeres, et de la civilité et douce conversation des bergers.

Mais Paris, qui ne vit point Diane parmy la troupe, en demanda des nouvelles à Philis et à Astrée, qui luy respondirent qu'elle avoit eu peut-estre quelques affaires en sa maison, ce qu'oyant Adamas et ces estrangers, ils prierent ces belles filles de la vouloir assurer du regret qu'ils avoient de ne pouvoir prendre congé d'elle, et que s'ils pouvoient, ils ne partiroient point de cette contrée sans avoir le bien de les revoir encore une fois.

S'estans donc separez de ceste sorte, et ceux qui estoient venus accompagner le druide s'en estans aussi retournez, Paris qui ne vouloit point de dilayement en l'affaire qu'il avoit entreprise, s'approchant du sage Adamas, le supplia de trouver bon que par les chemins, il peust luy communiquer une chose qui luy estoit advenue avec Diane.

Adamas se doutant à peu près de ce que ce pouvoit estre, luy respondit qu'il l'auroit agreable, mais Paris, ayant eu ce congé, ne sçavoit pas où commencer, et demeurant long temps sans

dire un mot, Adamas qui cogneut bien que l'amour estoit cause de son silence : Et bien ! Paris, dit-il en sousriant, n'avez-vous autre chose à me dire ? Paris alors, ouvrant deux ou trois fois la bouche, et rougissant et tremblant, ne sçavoit ce qu'il avoit à dire : J'entends bien, luy dit Adamas, pour le mettre hors de peine, que vous estes amoureux de Diane, mais ayme-t'elle aussi Paris, ou n'est-ce point Silvandre qui tient la place que vous voudriez avoir ? Ces paroles luy donnerent la hardiesse de respondre : Que veritablement il craignoit d'avoir manqué envers le druide, s'estant laissé aller à l'affection de cette bergere, sans luy en avoir demandé congé, mais qu'au commencement il ne pensoit pas de s'affectionner de la sorte, qu'il s'estoit trouvé pris, et que depuis, ayant veu qu'il auroit agreable qu'il s'habillast en berger, et qu'il vist ordinairement cette bergere, il avoit creu que de mesme il approuveroit cette affection, qui en fin estoit parvenue à une telle grandeur qu'il luy estoit impossible de vivre, s'il n'en avoit le contentement que desirent ceux qui aiment passionnément ; que cela avoit esté cause que, se souvenant que ces bergeres et bergers estoient des plus anciennes et honorables maisons de la contrée, il avoit eu opinion qu'il ne feroit d'outrage à sa maison, quand il espouseroit Diane, et qu'en fin l'amour l'avoit forcé de le luy dire. – Et que vous a-t'elle respondu, dit incontinent Adamas ? – Que Bellinde, dit-il, estoit sa mere, et que c'estoit la seule qui pouvoit disposer d'elle.

Alors le druide luy dit : Il y a long-temps que j'ay recogneu que vous aimiez cette bergere, et si j'en eusse desapreuvé l'alliance, je vous eusse defendu de la voir. Vous avez fort bien jugé que vous en permettant la pratique, je voulois de mesme tout ce qui s'en pouvoit ensuivre. Je loue ce mariage, non seulement pour la qualité de Diane, car il faut que vous sçachiez qu'elle et Astrée sont des meilleures et plus anciennes maisons, non seulement de cette contrée, mais de toutes les Gaules, et qu'Amasis mesme ne refuseroit pas d'avouer de leur appartenir, quand elle seroit informée de la race dont elles viennent ; mais encores la vertu et la modestie de cette bergere est telle que j'estimeray heureux qui l'espousera, je ne parle pas de sa beauté, parce que c'est une moindre des conditions qu'il faille rechercher en une femme pour l'espouser. Et toutesfois, quand elle s'y rencontre, elle n'est pas à refuser, comme en celle-cy qui se peut dire l'une des plus agreables bergeres de Lignon, et quand je dis de Lignon, j'entends de toute l'Europe. C'est pourquoy non seulement je vous en donne tout le congé que vous sçauriez desirer, mais je vous conseille de ne perdre une minute de temps. Et parce que je vay passer à Bon-lieu, où peut-estre Galathée m'arrestera tout le jour, je suis d'avis que sans perdre temps vous alliez chez moy donner ordre à vostre voyage, et soudain que j'y arriveray, j'escriray un mot à Bellinde que vous porterez, afin qu'elle reconnoisse qui vous estes, et qu'elle vous traitte comme je desire.

A ce mot, Paris luy baisa la main pour remerciement de cette grace, et prenant congé de luy, de Daphnide, d'Alcidon, et du reste de la compagnie, il prit à main gauche le long des prez, et s'en alla chez Adamas plein de joye et de contentement.



Laonice raconte à Diane, Phillis, Astrée et Hylas le départ de Madonte pour l'Aquitaine, sa patrie, sous la conduite de Silvandre et Tersandre; à l'arrière-plan, Madonte prend la route avec ces deux derniers.